64e ANNÉE (7e SÉRIE) N° 1 7 JANVIER 1954

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Codirecteur

BONNE ANNÉE...

Au soir d'une année qui s'achève, notre pensée et notre prière vont à nos fidèles amis répandus dans le monde entier. Et tout d'abord à ceux que notre revue ne peut plus atteindre parce qu'entre eux et nous un rideau de fer a été abaissé, au delà duquel ils souffrent en silence. Ensuite à ceux qui portent aux peuples infidèles la lumière du Christ et la grâce de ses sacrements : c'est à leurs durs labeurs que l'Eglise doit de n'être pas seulement militante, mais conquérante. A ceux enfin qui, dans les pays de vieille chrétienté, se dévouent pour faire entendre à chaque génération qui se lève, l'appel du Christ à la vie surnaturelle de foi et de charité, ou qui luttent par la parole ou par la plume afin de parer à d'insidieuses attaques venant d'ennemis ou de faux amis, ou qui dans nos campagnes se voient sans cesse chargés de nouvelles paroisses, ou qui dans nos villes sont sollicités par tant d'œuvres nécessaires et tant de besoins pressants, ou qui dans les écoles chrétiennes les plus humbles ou les plus hautes maintiennent la connaissance et l'amour de Dieu et de son Christ. Notre désir, notre unique but est de les aider dans leurs difficultés en mettant à leur service la compétence si hautement appréciée de nos savants et dévoués collaborateurs.

La nouvelle année nous trouve placés avec l'Eglise entière sous les auspices de Marie Immaculée. C'est le jour même où commençait cette année mariale, le 8 décembre 1953, qu'a été rendue publique une proposition retentissante qui, acceptée et mise en pratique, dissiperait le cauchemar de la guerre atomique et serait un pas important vers une paix durable. Ce même mois de décembre n'était pas encore terminé, que Rome soucieuse plus que quiconque de faire pénétrer la vérité et la grâce dans d'immenses groupes humains que le laïcisme tient éloignés du Christ-Sauveur, fondait une œuvre destinée à donner un soutien matériel à des laïcs pris dans les milieux mêmes qu'il s'agit d'atteindre, pour y exercer, en qualité de membres de l'Action Catholique un apostolat dûment mandaté par l'autorité légitime. Comment ne pas voir, dans ces deux faits récents, un encourageant sourire de notre Mère du Ciel ?

Nous mettons, nous aussi, avec une absolue confiance notre modeste revue sous la garde de Marie pour l'année qui commence. Qu'elle daigne nous inspirer de dire et de faire ce qui peut le mieux plaire à son divin Fils et procurer sa gloire. Qu'elle écarte de nous toute erreur, tout gauchissement dans l'expression des vérités de notre foi ; qu'elle nous garde surtout de toute « science qui enflerait » sans « construire la charité », de toute connaissance « qui ne se tournerait pas à aimer » Dieu et nos frères. Et nous demandons à nos amis de joindre leurs prières aux nôtres pour obtenir de l'Immaculée son intercession si efficace en faveur de notre apostolat commun.

A. ROZIER. F.-M. CATHERINET.

Langres, 31 décembre 1953.

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Le onzième Congrès de Philosophie à Bruxelles. — II. L'enseignement catholique en Afrique. — III. Le poète Louis Mercier. — IV. Les deux bathyscaphes. — V. Le jet de vent. — VI. Le drame des expulsés. — VII. A la recherche de la Sibylle. — VIII. Christophe Colomb tel qu'il fut. — IX. L'Islam bouge. — X. La diaspora chinoise. — XI. Le centenaire de la naissance de S. Paulin de Nole.

I

XIe Congrès de Philosophie

Les philosophes de tout l'univers ont pris l'habitude de se réunir en Congrès, tous les cinq ans. Le 10e Congrès avait eu lieu à Amsterdam, en 1948, et le marxisme avait occupé, alors, une place quasi prépondérante dans les discussions, partageant cette gloire avec l'existentialisme. Le onzième Congrès s'est tenu, du 20 au 26 août 1953, à Bruxelles. J'emprunterai l'aperçu des séances et de l'impression d'ensemble au R. P. G. Bortolaso, S. J., dans la *Civiltà cattolica* du 3 octobre 1953.

Une première constatation s'impose : le Congrès fut très suivi : plus de 1000 participants, venant d'un peu partout. Il y eut environ 500 conférences accompagnées de discussions, parfois serrées, parfois aussi un peu gênées par la diversité des langues d'abord — français, italien, espagnol, anglais,

allemand — par la plus ou moins grande obscurité de la pensée chez les orateurs, ensuite.

Il semble cependant que l'on ait entendu des communications du plus haut intérêt. Mais les spécialistes de la philosophie apprendront sans doute avec joie — ou avec douleur, selon l'état de leurs finances — que les *Actes* de ce Congrès avaient été publiés dès avant la réunion, et ne forment pas moins de quatorze volumes. Les auteurs de *Sommes*, au Moyen Age, sont nettement battus, en quantité, sinon en qualité !

Donnons ici les titres de chacun de ces volumes, pour rendre service à ceux qui désireraient les consulter : I. Théorie de la Philosophie ; II. Epistémologie ; III. Métaphysique et Ontologie ; IV. Expérience et Métaphysique ; V. Logique, Analyse philosophique, Philosophie des mathématiques ; VI. Philosophie et Méthodologie des Sciences de la Nature ; VII. Psychologie philosphique ; VIII. Philosophie de l'Histoire, Philosophie de la culture ; IX. Philosophie sociale, Philosophie juridique, Philosophie politique ; X. Philosophie des valeurs, Ethique et Esthétique ; XI. Philosophie de la Religion ; XII. Histoire de la Philosophie, Méthodologie, Antiquité et Moyen Age ; XIII. Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine ; XIV. Volume complémentaire et communications du colloque de Logique [1].

Le P. Bortolaso estime qu'il y a là un abrégé de la pensée philosophique la plus actuelle. Toutefois il constate qu'il manquait, au Congrès, les « noms les plus retentissants du monde philosophique » et il désigne expressément comme absents : Jaspers, Heidegger, Gabriel Marcel, Russell. Il ne tient aucun compte, en revanche, de l'absence de Sartre.

Ne pouvant entrer dans le détail des communications, même des plus importantes, je voudrais noter, à la suite du guide indiqué, l'orientation générale de la pensée, telle qu'elle s'est dégagée en ces assises solennelles.

En premier lieu, une grande modération s'est manifestée dans les prises de position. On n'a pas eu, comme dans les Congrès précédents, de discussions bruyantes sur l'idéalisme absolu, sur le matérialisme ou autres tendances extrémistes. Les manifestations sporadiques de matérialisme, telle que celle de L. Delpech, dans *Psychanalyse et Cybernétique*, ont été promptement étouffées. Au total, on a assisté à une affirmation solennelle de l'esprit. L'empirisme lui-même, que l'on retrouve toujours, à dose plus ou moins forte, dans la mentalité anglo-saxonne, a marqué un arrêt très net et montré quelques signes incertains d'entente possible ou désirable avec la métaphysique. Sous ce rapport, il y a un rapprochement des esprits, entre empiristes et idéalistes.

Ce qui a surpris tout le monde, par contre, c'est l'absence à peu près totale du marxisme, alors qu'il avait tenu tant de place, il y a cinq ans à Amsterdam. Il fait figure maintenant de système périmé, et ne trouve plus que peu de faveur dans les milieux intellectuels.

On peut en dire presque autant de l'existentialisme. Il a été, au Congrès, presque inexistant ; Ses tenants les plus illustres étaient absents. Il ne s'est trouvé personne pour en prendre ouvertement la défense.

— « Signe, note le P. Bortolaso, que l'existentialisme, philosophie d'occasion et de crise, a fait désormais son temps et se trouve dans la parabole descendante, tandis que l'attention des philosophes se porte vers de nouveaux horizons. »

Cette brève survivance doit tenir à l'insuffisance dialectique du système. Mais il en reste quelque chose, à titre d'influence subie. Les meilleures des idées qu'il avait remises en évidence et en circulation, telles que la réaction contre l'idéalisme trop absolu, l'attention à la valeur et à l'individualité de la personne humaine, l'ouverture sur l'existence, la signification humaine de la vérité et la méthode concrète de la recherche philosophique, paraissent être tombées désormais dans le domaine commun. Il est vrai qu'on peut se demander si c'est bien à lui qu'on le doit, ou si ce ne serait pas plutôt à un renouveau de réalisme dans l'esprit moderne.

Un autre aspect de ce Congrès est le recul de l'historicisme pur. On a pu voir, en effet, par les titres des volumes des *Actes* que l'histoire, tout en gardant une place de choix, laisse cependant le champ le plus vaste à la philosophie théorique et spéculative. Cela aussi est un signe du sens réalistique actuel. On ne veut pas se contenter de savoir l'histoire des systèmes, mais on tient à prendre parti entre eux. La métaphysique elle-même a montré à quel point elle a le souci de ses rapports avec l'expérience. Elle manifeste un certain goût du concret, qui est à signaler.

Notre article indique que la philosophie scolastique était solidement représentée par les PP. Boyer, Lotz, Hayen, Gironella, Schoonbrood, Giacon, Morandini, Scimè et d'autres encore. Le puissant et fécond historien de la philosophie médiévale, Etienne Gilson était présent et fit une intervention très remarquée. Les scolastiques eurent aussi des conférences, où ils firent preuve d'une connaissance approfondie de la philosophie contemporaine et de leur désir de la rejoindre, en ses découvertes essentielles. Le P. Lotz se fit écouter, sur ce point, avec une particulière sympathie, quand il montra la philosophie moderne oscillant de l'individuel à l'universel, de l'être à l'ontologique, sans pouvoir se fixer de manière durable.

Le P. Bortolaso souligne, en terminant son substantiel compte rendu, que les philosophes catholiques montrèrent leur différence d'attitude avec les non-catholiques, en ce qu'ils témoignaient d'une estime sincère et raisonnée pour l'intelligence humaine, tandis que les non-catholiques se noyaient souvent dans le scepticisme, le relativisme, l'historicisme, l'anti-intellectualisme, sous toutes ses formes. Les rationalistes du XVIIIe et du XIXe siècle qui ont tant attaqué l'Eglise, au nom de la raison, n'auraient jamais pu prévoir que l'Eglise catholique serait peut-être la dernière, ou en tout cas la plus ferme et la plus zélée protectrice de la raison !

II

Enseignement catholique en Afrique

L'*Agence Fides* consacre sa livraison entière du 3 octobre 1953 à l'exposé des conditions dans lesquelles se déploie *l'enseignement catholique*, en Afrique. Il va de soi qu'elle parle aussi, par terme

[1] Editeur, E. Nauwelaerts, Louvain, 1953.

de comparaison, de l'enseignement public et de l'enseignement protestant. Ce qui se dégage de cet exposé soigneusement chiffré, c'est que l'Afrique entière est en progrès au point de vue enseignement c'est que, partout, des écoles primaires, secondaires, voire supérieures, se dressent, se développent, rivalisent de zèle et d'ardeur, et que, dans l'ensemble, les divers Etats colonisateurs collaborent avec les missionnaires, pour initier les indigènes aux sciences humaines.

Quelques notes rapides, à ce sujet.

— 1° En A.O.F., depuis la guerre, l'enseignement secondaire est en pleine croissance. L'Etat a créé ce qu'on appelle des « collèges longs », allant jusqu'au baccalauréat, et des « collèges courts », s'arrêtant au brevet. La première bachelière noire fut Mlle Choukri, du Dahomey, et elle était l'élève des Sœurs de St-Joseph de Cluny, à Dakar. Les missionnaires religieux et religieuses, n'ont pas voulu rester en retard sur le gouvernement, bien qu'ils n'aient reçu le concours d'aucune Congrégation enseignante proprement dite. Actuellement, s'il existe, dans l'enseignement public, 7 lycées et 19 collèges « courts » (garçons et filles) on trouve, en face, 8 collèges tenus par les missionnaires et 2 collèges courts de filles.

— 2° En A. E. F., l'enseignement missionnaire peut supporter la comparaison avec l'enseignement d'Etat. En effet, sur 122.951 garçons et filles, éduqués, on en trouve 57.811 chez les missionnaires, y compris les protestants, et 65.140 à l'Etat. La très grande majorité des garçons reçoivent un enseignement au moins primaire, tandis que les filles restent en arrière.

— 3° Au Congo belge, la situation est un peu différente. Les missionnaires avaient pris les devants. Le gouvernement belge les a encouragés et aidés puissamment et intelligemment.

— 4° En Ruanda-Urundi, même situation, même politique, de la part de l'Etat. Mais ici, on doit signaler un détail important. Le Ruanda-Urundi étant territoire sous tutelle, il a été soumis à deux visites de l'O.N.U., en 1948 et en 1951. Et les délégués de l'O.N.U. ont exprimé, dans leur rapport, leur surprise d'avoir rencontré là un pays entièrement catholique, ou en voie de le devenir. Ils ont dit aussi leur ébahissement, en présence de l'attitude des indigènes, lorsqu'ils ont essayé de leur inculquer la nécessité d'avoir un *enseignement public neutre*. — « *Nous ne voulons pas d'école neutre pour nos enfants !* » ont répondu les autorités indigènes, unanimes ! La mission de l'O.N.U. n'en a pas moins déclaré dans son rapport qu'il serait désirable qu'il soit créé, en Ruanda-Urundi, des écoles publiques neutres, et qu'il soit spécifié que dans les écoles catholiques, l'enseignement de la religion est *facultatif*. Le Gouvernement belge a pris note de ces vœux, mais il a hautement manifesté son intention de continuer à donner aux populations indigènes une instruction chrétienne, « la seule capable de moraliser et de civiliser les autochtones ».

— 5° Au Tanganyika, l'épiscopat local vient de définir publiquement la doctrine catholique au sujet de l'enseignement, à savoir que les parents chrétiens ont le devoir impérieux d'envoyer leurs enfants à des écoles chrétiennes — que les écoles interconfessionnelles sont à éviter — que l'Etat a le devoir d'aider les écoles catholiques — que ces écoles ne sont pas moins africaines que les autres.

— 6° Sur la Côte de l'Or — Gold Coast — la lutte pour la liberté scolaire est, pour l'Eglise catholique, l'un des problèmes les plus brûlants de l'heure. Le nouveau gouvernement africain de cet ex-colonie britannique, se conformant aux tendances antérieures du gouvernement britannique, estime que l'instruction est affaire de l'Etat, non de l'Eglise. Mais les missionnaires catholiques se sont défendus avec vigueur. Ils ont réussi dans une large mesure à se faire entendre et comprendre. Le Gouvernement, alors, a décidé que tous les maîtres seraient payés par lui, tant dans les écoles privées que dans les écoles publiques. En pratique, tout dépend des *Conseils locaux ;* et c'est contre les tendances de ces derniers, très variables selon les lieux, que l'Eglise aura à se défendre.

— 7° En Nigeria, la situation évolue rapidement. L'Eglise jouit de la pleine liberté d'ouvrir, de posséder et administrer des écoles. La plupart de ces écoles, pourvu qu'elles satisfassent à certaines conditions concernant le cycle des études et le nombre des élèves, reçoivent des subsides du Gouvernement. Mais la Nigeria aspire à l'indépendance totale, et il se manifeste dans les milieux évolués indigènes une certaine méfiance des étrangers. Les missionnaires sont considérés comme tels ! Il faut espérer que les catholiques sauront défendre leurs prêtres, aux jours de l'épreuve.

— 8° En Ouganda, l'organisation scolaire a été, dès le principe, excellente. Le Gouvernement britannique aide les missionnaires. Les résultats jusqu'ici ont été remarquables. On compte 29 écoles secondaires. Cependant, un mouvement se dessine contre les écoles *confessionnelles*. On fait pression sur les indigènes pour leur faire choisir entre les écoles du Gouvernement — neutres — et les écoles de la mission. Les indigènes ont donné des réponses favorables en général aux écoles du Gouvernement. Les missionnaires s'efforcent de faire comprendre leur devoir aux parents catholiques, qui est de faire donner à leurs enfants une éducation catholique dans des écoles catholiques.

— 9° Au Kenya, situation des écoles catholiques bonne. Mais la pauvreté des catholiques a obligé les missionnaires à accepter les subsides de l'Etat, qui a mis comme condition qu'il y aurait dans ces écoles, libre accès aux ministres de toute religion, pour y instruire les enfants de leur dénomination.

Les missionnaires catholiques ont accès dans les écoles publiques ou protestantes, mais c'est à charge de revanche. Et les ministres protestants ont aussi libre accès dans les écoles catholiques, au cas où il s'y trouverait de petits protestants.

— 10° En Rhodésie du sud, l'enseignement a atteint les masses elles-mêmes.

— « Un nombre assez considérable d'hommes et de femmes d'âge mûr savent lire, écrire, compter, et possèdent des notions élémentaires de géographie, d'histoire naturelle et d'anglais. »

L'enseignement secondaire est en pleine croissance et la Rhodésie aura prochainement une Université en commun avec les autres territoires de la Fédération d'Afrique centrale.

— 11° Rhodésie du nord : les missions ont obtenu la protection des établissements d'enseignement chrétien.

— 12° En Afrique du sud. — Le Gouvernement s'est lancé dans le développement de l'enseignement et il favorise ses écoles de préférence à celles des missions. Cependant, la religion tient une place honorable dans l'enseignement public. L'enseignement catholique est libre. Les écoles catholiques sont aidées par le Gouvernement. Mais il est difficile d'obtenir de nouvelles subventions, soit pour les écoles anciennes soit pour les nouvelles. Les charges de l'Eglise ont donc chance de s'alourdir de plus en plus.

En terminant, l'Agence *Fides* donne un tableau des établissements universitaires en Afrique noire. Ce tableau contient 15 noms. Sur ce nombre, deux établissements catholiques (Kimuensa, au Congo belge et, au Basutoland, l'établissement Pie XII) et un protestant (Fort Fare, Afrique du sud), tous les autres étant gouvernementaux [2].

III

Louis Mercier

Si jamais étude fut faite avec amour, je crois qu'on peut dire que c'est celle qui est consacrée par Mgr Lavallée au poète Louis Mercier, dans le *Bulletin des Facultés catholiques de Lyon,* n° 14, avril-juin 1953. C'est que le délicat poète Louis Mercier était pour lui un compatriote, un contemporain, un ami, une gloire de l'Université catholique de Lyon.

— « Louis Mercier, écrit-il non sans fierté, nous appartient, parce que son œuvre est entrée, je ne dis pas seulement dans l'Histoire littéraire, mais aussi dans la littérature de notre pays. Mais il nous appartient encore à un titre particulier, parce qu'il fut étudiant de notre Faculté catholique des Lettres. »

Louis Mercier est mort, à l'âge de 80 ans, le 27 novembre 1951. Il s'inscrivit à la Faculté catholique, pour l'exercice scolaire 1888-1889. Il venait chercher là une culture générale, sans laquelle on ne peut écrire. Il l'a dit lui-même :

— « La culture fournit les moyens d'expression, sans quoi il n'est pas de poète, ni d'écrivain ; mais les choses à exprimer viennent d'ailleurs. Elles jaillissent des sources profondes qu'alimentent le passé de la race et les sèves mêmes de la terre natale. »

Mais une Faculté n'est pas seulement un milieu où l'on prend contact avec les grands maîtres de la pensée et de l'expression humaines, c'est aussi un foyer où fleurissent les amitiés qui accompagnent un homme toute sa vie. Pour Louis Mercier, l'amitié précieuse entre toutes que la Faculté catholique lui donna fut celle de Louis Aguettant. Parler de Louis Mercier, sans parler de Louis Aguettant est impossible, mais, pour Mgr Lavallée, ce l'était doublement. C'est que Louis Aguettant a été, pour lui — et pour tous ceux qui l'ont connu — un charme, un rayonnement, une richesse.

Louis Aguettant fut longtemps l'un des maîtres de cette même Faculté dont il avait été avec Louis Mercier, l'un des étudiants les plus prometteurs.

— « Le nom d'Aguettant, écrit Mgr Lavallée, n'est pas oublié dans le public cultivé de Lyon ; car les auditeurs lui venaient de toute la ville. Il reste une gloire de notre Faculté des Lettres... Il ne connaissait pas cette gêne que l'idée ou le sentiment éprouvent à passer en plénitude dans les mots. S'il trouvait toujours le mot juste, je me garderai bien de dire qu'il trouvait juste le mot. C'était une jouissance que cette langue neuve, imagée, pleine de surprises, mouvante et facile comme le jeu de ses doigts de grand pianiste sur le clavier. Et c'est pour tout cela que les scolastiques jésuites, qui, à cette époque, suivaient nos cours de licence, dévalaient sur la pente de Fourvière, en disant : « Allons entendre le divin Aguettant ».

On m'excusera de n'avoir pas voulu écourter cette citation ! Comment aurais-je pu laisser échapper l'occasion de payer mon tribut d'admiration à un ancien collègue ?

Entre Aguettant donc et Louis Mercier une amitié naquit, si puissante et si bienfaisante, que Mercier a pu dire :

— « C'est à Lyon que j'ai rencontré en Louis Aguettant une amitié précieuse entre toutes, qui, pendant trente ans, a représenté la moitié de ma conscience littéraire. »

Entre eux s'établit une correspondance abondante et suivie. Ils se faisaient part de leurs découvertes littéraires, de leurs goûts, de leurs impressions, de leurs projets d'avenir.

Le premier ouvrage édité de Louis Mercier était un recueil de vers : *L'Enchantée,* qui parut en 1897, alors que l'auteur avait 26 ans. Mais plus d'une pièce en avait été composée quand il n'avait que vingt ans. On n'avait pas encore inventé cette versification obscure et impénétrable, qui veut passer pour le *nec plus ultra* de la poésie. Les vers de Mercier étaient purs, limpides, musicaux, pleins de sens et de lumière. Et pourtant, à cette date, il se rattachait à l'école symboliste. Mais plus d'une pièce annonçait sa manière définitive : la simplicité, l'amour de la nature, le culte de la terre natale, en un mot tout ce qui remplira des recueils tels que *Voix de la terre et du temps* (1903) ; le célèbre *Poème de la Maison* (1907) ; les *Pierres sacrées* (1920) ; et, dans son œuvre en prose, les *Petites Géorgiques* (1923). Louis Mercier se devait d'écrire des *Géorgiques,* et il y avait en lui l'esprit virgilien, au suprême degré. Il fut, dans toute la force du terme, un poète de la Nature.

Les hommes de notre temps ont aimé la noblesse et la vigueur de son genre. Ils ont approuvé cette appréciation d'un critique de la *Revue des Deux-Mondes,* au lendemain de la publication des *Voix de la Terre et du Temps :*

— « Ce qui mérite d'être remarqué chez Louis Mercier, plus encore que la carrure d'un vers solide et plein, c'est l'ampleur de la composition. En un temps où les meilleurs ont l'haleine courte, il est intéressant de noter, chez cet écrivain en vers, cette largeur de souffle » (n° du 15 août 1906).

L'accueil fait à ses vers aurait pu tenter le poète. La province, c'est l'ombre, c'est le silence, c'est l'asphyxie. Il n'y a qu'un centre où l'on jouit de la lumière, où se forge la renommée, où l'on peut aspirer à la gloire, c'est Paris. Il ne manquait pas

[2] En terminant cette analyse de l'excellent article de l'Agence *Fides,* je voudrais signaler que c'est par erreur que j'ai attribué, dans ma Causerie du 8 octobre, à la revue espagnole *Ecclesia,* ce que j'ai dit des chrétiens découverts dans une île de mystère, près des Philippines, et aussi la statistique des missions d'Indo-Chine. Tous les renseignements d'*Ecclesia* provenaient de l'*Agence Fides : Cuique suum !* Voir livraison de l'*Agence Fides,* édition française, des 9 mai et 20 juin 1953.

de voix flatteuses pour murmurer à ses oreilles de telles évidences. Il eut le bon sens et le courage de résister à toutes les tentations. Il savait, il sentait que la source de son inspiration était son terroir natal, que rien ne pourrait jamais remplacer ni suppléer. Et puis, Mercier n'était pas seulement un poète, je veux dire, un joueur de luth, une résonance harmonieuse, c'était un penseur, c'était un chrétien. Les notations religieuses abondent dans son œuvre et elles sont toujours pieuses et graves, profondes et sincères.

Faut-il, à la suite de Mgr Lavallée, qui le cite abondamment, reproduire ici l'une de ses pièces ? Voici le poème intitulé *L'Aube* :

Les étoiles fuient une à une. Les coqs chantent,
Le jour n'est pas levé, mais les hauteurs s'argentent
Et les choses sortent de l'ombre et du sommeil.

Voici l'heure où la terre, heureuse et reposée,
Reçoit le don mystérieux de la rosée,
Et tressaille en sentant approcher le soleil.

Le monde est vierge et neuf. L'air qui vient des collines,
N'a caressé que des créatures divines,
Comme les feuilles, l'eau, les herbes et les fleurs.

La paix revêt les champs. Mûris, depuis la veille,
Au souffle de la nuit d'été, les blés s'éveillent,
Et blanchissent comme la mer au demi-jour.

Et du haut des clochers qui, veilleurs en prière,
Avant les toits humains voient venir la lumière,
Au loin les angelus tintent, et, tour à tour,

Bénissent le matin qui réjouit la terre.

Le *Poème de la Maison* (1907) fut accueilli comme une très belle œuvre. Henri Bremond écrivait :

— « Les connaisseurs placent l'auteur très haut et tiennent son « Poème de la Maison » pour un des plus beaux livres qui aient paru ces dernières années. »

Et Mgr Calvet à son tour voit dans cet ouvrage

« le plus beau livre de vers qui ait été écrit dans notre langue à la louange du foyer et de la terre maternelle. »

Mercier y décrit la Table, le Lit, la Cheminée, l'Horloge, la Lampe, et à toutes ces choses il sait découvrir comme un visage humain, fait de la douceur qu'elles répandent sur les hommes. En vrai philosophe, à la manière de Vigny, auquel on l'a souvent comparé, il cherche en tout « l'esprit » au-delà de la matière. Voyez par exemple ce quatrain sur la Pierre :

L'âme qui veille et souffre au secret de la pierre
Est sœur de l'âme humaine et lui ressemble un peu ;
Elle espère comme elle une autre vie et veut,
D'un vouloir immortel, conquérir la lumière.

C'est que la pierre songe obscurément à la statue que l'artiste fera d'elle !

Dans le morceau cité plus haut, sur *L'Aube*, nous avons noté le rôle des *clochers* dans le salut du matin à la lumière. Mais les clochers ont surtout un rôle à jouer dans la psychologie du paysan. Combien de curés de campagne pourraient commenter à leurs ouailles les vers suivants de Mercier :

Sans vous, ô bons clochers, combien de pauvres gens
Vivraient le front toujours abaissé vers la terre,
Limitant leur désir aux bornes de leurs champs !
Sans vous, hélas ! combien désapprendraient leur âme
Et que leurs yeux sont faits pour regarder en haut .

Dans une conférence récente, qui a fait sensation à Florence, le P. Daniélou a dit la nécessité de la poésie dans le monde. Les hommes ne sont pas des théorèmes ambulants. Dieu lui-même n'est pas la conclusion glacée d'un syllogisme. L'homme a un cœur, il a des besoins mystérieux, que la poésie seule peut comprendre et satisfaire. C'est ce que René Bazin disait un jour à Louis Mercier qui venait de parler à Paray-le-Monial, sur la « Poésie de la Messe ».

— « Le monde a un besoin immense de poésie. Il l'a toujours eu, mais peut-être moins fort que dans le siècle où nous sommes. Les âmes, encore plus que les corps, ont besoin de la cure d'altitude et, le plus souvent, ne connaissent pas les montagnes. Nous vivons une vie difficile, presque toujours étroite. Le travail, le seul intérêt, ne suffit pas à bien vivre. La tristesse s'est mise à peser sur les masses, parce que la cruelle laïcité s'efforce de supprimer l'idée du mérite et de fermer les sources de la joie, de la vraie joie, qui vient d'En-Haut... »

S'il en est ainsi, combien ne faut-il pas déplorer les déformations, les incompréhensions voulues, dont nous voyons affligé autour de nous l'esprit poétique !

IV

Les deux bathyscaphes

Changeant complètement de direction, il faut maintenant nous confier pour sonder les Océans, au bathyscaphe du Dr Piccard.

Mais ici, nous rencontrons trois articles provenant de trois revues différentes : Camille Rougeron a pris pour titre dans *Science et Vie* de novembre 1953 : « *Deux bathyscaphes vont explorer les abîmes sous-marins* ». — Dans *Science et Avenir* de novembre également, c'est Gérard Lefebvre qui traite le même sujet sous le titre : « *L'exploration des grandes Profondeurs, les Plongées du F.N.R.S. 3 et du Trieste* ». — Et enfin, dans *Orizzonti* du 11 octobre 1953, Andrea Pittiruti met en tête de son reportage en gros caractères les lignes suivantes : « *En suivant les deux Piccard dans leur entreprise : Le seigneur des abîmes est citoyen italien.* »

Si l'on compare ces trois articles, on y trouve, comme de juste, des éléments communs. Les principes du bathyscaphe sont bien les mêmes de part et d'autre, à savoir un ballon fortement clos, organisé pour supporter les énormes pressions des profondeurs marines, avec des hublots d'observation, puis comme moyen d'ascension ou de descente, des corps plus légers que l'eau de mer (de l'essence) et plus lourds qu'elle (du lest en grenaille de plomb ou autre corps du même genre).

L'idée géniale du professeur Piccard, qui s'était fait connaître par la création d'un ballon stratosphérique, avec lequel il était monté à 16.000 mètres, en nacelle close, en 1931, fut de penser qu'il était possible de descendre à 16.000 mètres aussi, dans l'Océan, avec un ballon libre, disposé d'une certaine manière qu'il se chargea de trouver. Avant lui, en effet, on avait sondé les profondeurs marines, mais pas en sphère libre. On restait rattaché à la surface par un câble L'engin de William Beebe et Otis Barton, appelé *bathysphère*, put descendre en 1930, à 425 m., et en 1934, à 908 m. Mais le système était dangereux ; le câble pouvait se rompre, de plus, il était agité par les vagues et donnait à la *bathysphère* les allures d'un pendule s'agitant au fond des mers de manière à donner le mal de

mer aux explorateurs et à troubler grandement leurs observations. Beebe, qui avait horriblement souffert du mal de mer, renonça. Mais son collègue Barton récidiva, avec son *Benthoscope* en 1949, en atteignant 1.370 m. Un *Benthographe*, sans pilote, put photographier jusqu'à une profondeur de 5.000 mètres.

Piccard eut le mérite de penser qu'il fallait à tout prix supprimer le câble. De là son *bathyscaphe*. Mais ce que le public n'a pas compris, c'est la raison pour laquelle, au lieu d'un bathyscaphe, il y en a deux, et pourquoi, lors de l'essai du premier, à Toulon, le professeur Piccard était absent !

Sur tout cela, *Avenir et Science* apporte des précisions qu'on ne trouve pas dans les deux autres recueils. *Orizzonti* nous laisse bien entendre que le professeur Piccard a laissé échapper, après sa victoire, des expressions de mécontentement à l'égard de la marine française, mêlées à des remerciements chaleureux et du reste mérités à l'égard de la marine italienne, mais on ne nous dit pas le secret de cette histoire un peu mystérieuse. Nous allons suivre pas à pas *Science et Avenir*, pour tirer la chose au clair.

L'aérostat de 1931, piloté par Piccard, avait été patronné par le *Fonds national de la Recherche scientifique*, en Belgique. De là son nom de F.N.R.S. Quand le professeur Piccard voulut réaliser son bathyscaphe, il le nomma F.N.R.S. 2. Mais pour l'essayer, la Belgique ne disposant pas de fonds marins suffisants sur ses côtes, on s'adressa à la marine française. Celle-ci accepta de transporter l'appareil à Dakar, en septembre 1948. Là commencèrent les petits malentendus. Quand les officiers français virent le bathyscaphe, ils ne purent s'empêcher de douter de ses performances. Le principe en était parfait, mais les superstructures dont il était accompagné avaient été inventées par un « terrien » ne comprenant rien aux choses de la mer. Sur le lac Léman, par un calme jour d'été, cela eût été sans inconvénient, mais pour affronter les vagues parfois tumultueuses de l'Océan, l'appareil manquait des marges de sécurité les plus élémentaires. On tenta cependant l'aventure. Le bathyscaphe fut chargé sur le remorqueur « *Elie Monnier* ». On partit pour Dakar. En cours de route, certains des plus jeunes officiers français ne ménagèrent pas leurs épigrammes, au sujet du bathyscaphe, qui, selon eux, était un monstre, tandis que le professeur, terriblement entier, ne le voyait qu'avec des yeux attendris de père ! En fait, l'expérience de Dakar réussit mal. Les imperfections de l'appareil apparurent avec éclat. Il fallut rentrer et le voyage de retour fut « plutôt pénible ». Les officiers français rentraient à Toulon avec l'irritation d'avoir perdu leur temps « avec un appareil qui n'était visiblement pas au point et qui était aussi peu fait qu'une casserole pour tenir la mer ». Piccard et son collègue, Cosyns, revinrent à Bruxelles, exacerbés et déçus. Rarement l'incompréhension proverbiale des terriens et des marins s'était affirmée de façon plus désagréable. Cosyns renonça. Mais Piccard se calma et poursuivit ses plans. Il résulta de tout cela un mariage de raison entre la marine française et les plans de M. Piccard. Il fut décidé que l'on construirait un nouvel engin, qui serait cette fois dressé, avec les avis de Piccard, sur les plans d'un ingénieur maritime, et qui, à la mer, serait placé sous le commandement d'un officier de marine. Comme l'engin de Dakar s'était appelé le F.N.R.S. 2, celui-ci allait se nommer le F.N.R.S. 3.

Malheureusement le « mariage de raison » s'acheva en divorce. Piccard arrivait tous les jours avec des modifications au plan primitif. On lui opposa bientôt une fin de non-recevoir à peu près systématique. Les réunions entre constructeurs devinrent tendues. De part et d'autre, l'intransigeance fut égale. Mais il était difficile de s'attendre à ce qui se produisit. Un beau jour, sans crier gare, Piccard ne vint plus. On avait appris qu'il se rendait fréquemment en Italie, alors que les plans étaient à peu près élaborés. Et l'on fut informé par hasard que le professeur Piccard faisait exécuter aux chantiers navals de Monte Falcone un nouveau bathyscaphe, en y utilisant toutes les dispositions du plan français, sans en informer les officiers responsables de ce plan, et en se bornant à y ajouter quelques-unes des modifications que les Français avaient refusées. Ce nouvel appareil fut appelé *Trieste*, d'un nom qui commençait à devenir brandon d'incendie. Les photos démontrèrent que le *Trieste* était tout simplement une copie du F.N.R.S. 3.

Ce dernier fit ses essais le premier à Toulon : 17 juin 1953, plongée à 13 m. de profondeur, dans un bassin de l'arsenal ; 19 juin, à 30 m., au large de la presqu'île de Cépet ; et, après ces essais, véritables plongées en profondeur : 5 août, à vide, 1.500 m. ; 6 août, à 750 m., avec le commandant Houot et l'ingénieur Willm ; 12 août, avec les mêmes, plongée à 2.100 m., après quoi, selon le contrat avec la société belge, le bathyscaphe devenait propriété française. La remise a eu lieu solennellement le 24 septembre.

Pendant ce temps, le professeur Piccard travaillait avec la *Navalmeccanica* italienne, dans une atmosphère plus détendue que chez nous. La Marine italienne apportait son entier concours. Il y eut une première plongée d'essai, le 14 août, à 40 m. ; une seconde, sous la direction du fils de Piccard, à 700 m. ; une troisième, le 24 septembre, qui fut marquée par un incident plein de menaces. Il devait y avoir, sous l'appareil, un *guide-rope*, câble souple en acier, qui, en arrivant au fond de la mer, et s'appuyant sur ce fond, arrête la descente et empêche l'enlisement dans la vase. Or, le *guide-rope* s'était échappé au moment de commencer la descente. Piccard décida de s'en passer. Mais il faillit être victime de sa confiance. L'appareil s'enlisa au fond de la mer, par 1 080 m. de profondeur. La boue recouvrait le hublot de l'engin. Il fallut de longs instants, en lâchant du lest, pour arracher l'appareil à la vase faisant ventouse. Enfin, le 30 septembre, ce fut la grande plongée : en une heure et demie, le Trieste descendit jusqu'à 3.150 m., se maintenant à 50 m. du fond.

Jusqu'ici on n'a voulu qu'établir un principe : la possibilité de descendre dans les abîmes sous-marins. On croit que les prochaines plongées auront lieu dans l'Océan, en quelque fosse profonde : 6.000 m., le long des côtes d'Afrique, 8 000 près de Porto-Rico, 9.435 aux Kouriles, voire 10.793 aux Philippines. Le bathyscaphe français annonce, de son côté, en ce début de décembre, qu'il va plonger à 4.000 mètres.

Les experts estiment qu'il y a là, pour les sous-

marins, des indications importantes. Il est possible que les engins militaires s'emparent des profondeurs océaniques, tout comme ils ont pris possession des altitudes dans les airs !

V

Le « jet de vent »

Au sujet de ces altitudes, une nouvelle intéressante nous est donnée par *Sélection*, en son numéro de décembre. L'article, condensé de *Popular Science Monthly*, par Frank Taylor, a pour titre : « *Les pilotes découvrent le « Jet de vent »* »[3].

Le « Jet de vent » est une traduction imparfaite du mot anglais « *Jet stream* ». Par analogie, il faut se rappeler le *Gulf stream*, ce courant d'eau chaude, qui, parti des Antilles, vient, avec des vitesses variables, réchauffer nos côtes de Bretagne et d'Europe du nord-ouest. Il paraît qu'il existe dans les airs des *courants* ou *torrents* réguliers du même genre. Mais comme il s'agit d'un fluide tout différent, la vitesse du « Courant d'air » est d'un ordre bien supérieur à celle du Gulf Stream.

La découverte dont il s'agit eut lieu en novembre 1952. Un « stratoclipper » — avion de grande altitude — des Pan-American Airways, partant de Tokio avec 5 hommes et 47 passagers, trouva moyen d'arriver à Honolulu, avec 7 h. d'avance sur son horaire, c'est-à-dire en 11 h. 30 de vol. Le pilote était le capitaine Logan Scott. Il déclara qu'il avait rencontré en altitude un « fleuve aérien » qui l'avait emporté à une allure fantastique. De fait l'appareil avait gagné un temps considérable et économisé 600.000 fr. d'essence, en parcourant sans escale 6.253 km. Durant l'hiver de 1952-1953, l'expérience fut refaite à 34 reprises, par divers appareils de la même Compagnie. Le capitaine Mark Orr ne mit même que 9 h. 48 minutes de Tokio à Honolulu, à peine la moitié du temps prévu antérieurement. Et comme le calendrier retarde d'un jour, en passant au milieu du Pacifique, on put plaisanter sur cette anomalie : on arrivait à Hawaï à une heure antérieure à celle où l'on avait quitté le Japon !

Le météorologiste Sid Serebreny, qui a étudié ce fleuve mystérieux, depuis 1945, assure qu'il a jusqu'à 500 km de largeur, sur 10 km de profondeur. On ne commence à le rencontrer qu'à partir de 3.000 m. d'altitude. En son centre, il a une vitesse de 600 km à l'heure. Quand on sait que les vents de 100 à 200 km-heure, à la hauteur du sol, sont des ouragans presque irrésistibles, on imagine ce que doit être un vent qui atteint 600 et même, dit-on, 800 km à l'heure !

Comme en-dessous de 3.000 m., le courant de l'air est en sens inverse, on voit qu'il est possible aux avions allant du Japon en Amérique d'utiliser en hauteur le « Jet Stream », et, au retour, de se servir du courant moins fort, qui lui est inférieur, mais qui va d'est en ouest.

Les Japonais connaissaient l'existence de ce fleuve supérieur. Ils s'en sont servi pour envoyer sur l'Amérique, pendant la guerre, des centaines de ballons chargés de bombes incendiaires, et pour mettre le feu aux forêts de la côte-ouest américaine. Certains de ces ballons sont parvenus jusque dans le Montana, à 800 km à l'intérieur des U.S.A.

Depuis leur découverte, ces courants aériens ont été étudiés de très près. On n'est pas arrivé encore cependant à dessiner leur parcours de façon complète. D'ores et déjà toutefois leur utilisation est entrée dans la pratique. De décembre à mars, ce « jet stream » passe au-dessus de la France. Nous ne le voyons pas à cause des nuages ou des brumes. Mais les aviateurs de hautes altitudes l'ont maintes fois rencontré. Pour l'instant, il ne nous est d'aucune utilité, parce que, durant l'été, il passe plus haut que nos avions commerciaux, et l'hiver, il ne suit pas les mêmes routes. Mais, avec l'entrée en service du *Comet*, il semble certain qu'on pourra l'utiliser. Le Comet volera, en effet, normalement à 12.000 ou 13.000 m. d'altitude ; il sera donc au niveau où la force du fleuve aérien est maxima. Sur le parcours Paris-Tokio, que la compagnie Air-France va réaliser prochainement, on estime que le Comet, favorisé par le « Jet » atteindra une vitesse de 1.200 km-heure. Le Comet, de lui-même réalise 750 km-heure. Mais, au retour de Tokio à Paris, le problème sera d'éviter ce même courant !

Pour le moment, les appareils de la Pan-American Airways n'utilisent qu'une partie de la poussée du *Jet* car les règlements leur interdisent de voler à plus de 7.500 m. S'ils pouvaient atteindre 9.000 m., ils gagneraient 150 km à l'heure. Au début de 1953, un avion put gagner 4 heures sur l'horaire. entre Honolulu et San-Francisco. Il sera donc possible, un jour prochain, d'arriver à San-Francisco. le 31 décembre, quand on sera parti de Tokio, le 1er janvier ! Qu'on se rappelle le roman de Jules Verne : *Le Tour du Monde en 80 jours*. Le pari engagé dans ce roman ne fut gagné que parce que le calendrier marquait un jour de moins, au retour en Angleterre, que le calendrier du voyageur autour du globe.

VI

Les expulsés allemands

C'est avec une poignante émotion que l'on parcourt les livraisons de la nouvelle Revue intitulée « *Expulsus* ». Comme son nom l'indique, elle est publiée par un Comité représentant les millions d'« expulsés » de l'Allemagne orientale. Le numéro que j'ai sous les yeux est celui de septembre 1953, et il est le n° 9. L'article éditorial a pour titre : « *Le terrible éboulement de terre en Allemagne centrale : L'Etat et l'Eglise tâchent de solutionner le problème des Expulsés.* »

Il est certain, comme le fait observer cet article, que le monde n'a jamais assisté à une émigration de cette ampleur. Les fameuses *invasions barbares* qui se produisirent du IVe au VIe siècle, en Europe, n'ont mis en marche qu'un demi-million d'êtres humains, et cela a suffi à désaxer l'Europe. Cette fois les masses déplacées dépassent les imaginations. On estime, en effet, à 12 millions d'êtres humains la totalité des « expulsés ». Ce fut pour l'Allemagne de l'Ouest un problème formidable à résoudre que celui-ci : accueillir ces masses de fugitifs, les nourrir, les vêtir, les loger, les remettre au travail, leur donner en somme une seconde patrie locale. Que cette œuvre, avec des concours du dehors ait été

[3] Je voudrais signaler, dans le même numéro, les deux pages intitulées « *La signification de Noël* », par Arthur Bryant, où des phrases émouvantes glorifient l'unique puissance d'amour du Christ, pour Dieu et les hommes, ses frères.

menée à bien, c'est ce qui résulte des dernières lignes de l'éditorial :

« Il est futile, y lisons-nous, de discuter le travail et les résultats d'un gouvernement allemand qui n'aurait pas été celui d'Adenauer ; il faut s'en tenir aux faits. Et pour cela, nous pouvons dire que sans les prestations du Chancelier Adenauer et de son gouvernement, et sans la puissance du peuple allemand tout entier, ni non plus sans les dix millions de fugitifs et d'expulsés, avec leur potentiel énorme de travail et de consommation, l'Allemagne occidentale ne serait jamais devenue, en 4 ans, un facteur politique et économique de format mondial.

Est-ce donc que l'expulsion fut un bien ? Tant s'en faut ! Ses dangers pour la paix sont loin d'être tous écartés. Mais la divine Providence trouve le moyen de tirer le bien du mal. Un proverbe dit que *Dieu écrit droit sur des lignes courbes*, pourvu que les hommes lui laissent le temps d'écrire » [4].

Cela dit, on peut, avec la même livraison de cette Revue, poser la grave question : *A qui la faute?* Si on sait lire entre les lignes, on constate que, selon l'usage, les responsables se rejettent la faute des uns aux autres. Un texte terrible nous est ici donné cependant, c'est celui de l'article 13 du traité de Potsdam, en date du 2 août 1945 :

— « Les trois gouvernements (U.R.S.S., U.S.A, Grande-Bretagne), après un examen approfondi, reconnaissent que la population allemande, résidant en Pologne, en Tchécoslovaquie et en Hongrie *doit déménager. Ils sont d'accord que ces transferts de population doivent être opérés de façon organisée et humaine.* » — Signé : *Staline, Truman, Attlee.*

Il y a donc historiquement une responsabilité collective pesant sur les trois vainqueurs, présents à Potsdam. Pourtant, du côté des Etats-Unis et de l'Angleterre, on possède une excuse : ils avaient stipulé « des transferts organisés et humains ». Ce que l'histoire leur reprochera, c'est de s'être laissés totalement tromper par la ruse de Staline. A Yalta, comme à Potsdam, Staline a magistralement « roulé » ses alliés et partenaires. Tous nos maux actuels viennent de là ! Le cas « expulsés » n'est qu'un cas particulier des conséquences désastreuses des accords de Yalta et de Potsdam. Dès le mois d'août 1945, Winston Churchill et après lui M. Bevin, alors ministre des Affaires étrangères, puis M. Byrnes, Secrétaire au Département d'Etat, sous M. Truman, avaient élevé des réserves sur les nouvelles frontières de l'Allemagne à l'est : ce qu'on appelle la ligne Oder-Neisse. Il est commode pour la Russie d'accuser la Pologne de s'accrocher à cette ligne, mais la Pologne elle-même a souffert de déplacements massifs de ses populations de l'est vers l'ouest, et cela sous la pression brutale de la Russie.

En fait, les expulsions ne furent ni organisées, ni humaines. Staline, lui, se mettait hors de cause, en affirmant que les Allemands s'enfuyaient à mesure que les Russes avançaient. A Yalta, puis à Potsdam il se servit de cet argument pour faire admettre la nécessité des transferts. Puis, il trouva moyen d'excuser la brutalité des expulsions, par la haine que les Allemands avaient accumulée sur leurs têtes :

— « A son avis, non seulement les grandes puissances, mais aussi les gouvernements polonais et tchèque étaient impuissants à arrêter ce mouvement, causé par les sentiments invétérés et amers de la population vis-à-vis des Allemands. »

Il est incontestable qu'il y a une part de vérité en cette affirmation. Les expulsions massives des Allemands furent, en un sens, le contre-coup et le châtiment des brutalités exercées par les nazis, envers les populations « occupées ». On peut même aller plus loin, car si Truman et Attlee ont fait à Staline de si graves concessions et engageant si lourdement l'avenir, c'est en raison de la crainte que leur avait causée Hitler et son ambition effrénée d'hégémonie mondiale. La ruse de Staline a fait le reste.

En définitive, quand on recherche la réponse adéquate à la question posée par *Expulsus* — réponse que cette Revue ne fait qu'ébaucher de manière très imparfaite, il semble qu'on trouve ceci :

— 1° Hitler part à la conquête du monde. Il soulève des craintes irréfrénables dans toutes les parties de l'univers, il fait des conquêtes impressionnantes d'abord, puis il succombe sous la coalition des peuples menacés dans leur existence et leur liberté.

— 2° Staline, luttant à mort, contre Hitler, défend sa patrie pied à pied, et arrache des secours aux peuples menacés par l'hitlérisme. Il obtient des avantages énormes à Yalta et à Potsdam. Il en a besoin pour faire équilibre à la saignée effroyable de 19 millions d'hommes, dont la Russie a payé la victoire.

— 3° Dans le nouvel ordre de choses — si on peut appeler cela *de l'ordre* — la haine contre l'Allemagne nazie porte ses fruits. Les Allemands sont chassés de l'est. La Russie s'avance jusqu'au cœur de la Pologne et pousse la Pologne au cœur de l'Allemagne. Des millions d'Allemands sont expulsés de leurs foyers. On est si pressé de les faire partir, qu'on agit envers eux, comme avec des pestiférés et dans la plupart des cas, notamment, en Tchécoslovaquie, sous Bénès, on ne leur accorde que deux heures pour déguerpir. Ce troupeau humain s'entasse sur toutes les routes. C'est l'exode le plus formidable de l'histoire, le plus lamentable, le plus désolé aussi. Aux époques barbares, ceux qui émigraient étaient des demi-nomades, et leurs richesses voyagaient sans peine avec eux ! De nos jours, les expulsés ont été de braves gens, souvent de bons fermiers ou petits propriétaires, des artisans, des employés, des ouvriers, etc. Avec eux, on a vu en plus grand le spectacle que donnaient parfois, auparavant, les paquebots chargés d'émigrants pauvres pour l'Amérique !

Le reste de la Revue est consacré aux réalisations déjà obtenues par les organisations de secours aux Expulsés. La République de Bonn a fait des prodiges, au point de vue construction de logements. On peut bien dire que la reconnaissance des expulsés envers Adenauer, dont le Bulletin *Expulsus* nous a dit plus haut la vivacité, a été l'un des facteurs dominants du succès électoral du chancelier lors des élections récentes. Après les Etats-Unis, aucune puissance au monde, ni l'Angleterre, ni l'Italie, ni la France, n'a autant construit, depuis 1945, que l'Allemagne de Bonn. A la fin de 1953, plus d'un tiers des expulsés auront leur maison à

[4] Je me suis permis de retoucher quelque peu la rédaction de ces lignes, où se trahit une certaine inexpérience des finesses de la langue française.

eux. A la même date les 3/4 d'entre eux auront été reclassés dans l'industrie, le commerce. l'artisanat et l'agriculture. Des lois sociales très larges et très généreuses ont pansé les plaies les plus criantes.

En terminant, le Bulletin que nous analysons fait la part de l'Eglise catholique, dans la guérison de cette maladie inconnue jusqu'ici de l'humanité. Dès Noël 1945, le pape Pie XII élevait la voix :

— « Avec une rage à peine camouflée, disait-il, il (le totalitarisme) chasse des millions d'hommes, des centaines de milliers de familles de leurs âtres et possessions, les déracine, les plonge dans la misère et les enlève à la civilisation et à la culture qu'ils se sont efforcés de cultiver depuis de longues générations. »

Puis en avril 1946 :

— « Etait-ce juste de chasser 12 millions d'hommes de leurs maisons et de leurs biens, et de les livrer à la misère ? Cette mesure était-elle sage au point de vue politique, et justifiée au point de vue économique, eu égard aux besoins de la population allemande, et à l'affermissement du bien-être de toute l'Europe ?... »

Mais la papauté ne s'est pas contentée de protester. Elle a agi. Les secours envoyés par le Vatican atteignirent des chiffres énormes : une aide de 10 à 12 wagons par mois, de 1945 à 1949. Les secours de la charité américaine furent non moins importants. La charité allemande fit le reste.

Nous ne relèverons plus, pour terminer cette douloureuse chronique, que cette « déclaration solennelle » des Expulsés :

— « 1. Nous, les expulsés, renonçons à la vengeance et au talion. Cette grave décision nous est sacrée, en souvenir des souffrances immenses que surtout la dernière décade a fait subir à l'humanité.

2. Par un travail dur et infatigable, nous contribuerons au relèvement de l'Allemagne et de l'Europe. »

On ne pouvait mieux dire !

VII

Autour de la Sibylle

La revue illustrée *Orizzonti*, que je cite souvent ici, en raison de ses actualités intéressantes, a publié, sous la signature de Leonardo Zega, dans son nº du 11 octobre, une étude d'archéologie, bien faite pour piquer la curiosité de tous ceux qui ont fait des lettres classiques : *Encore inviolé le mystère de la Sibylle : Deux savants sur les traces de Guerrin Meschino*.

La Sibylle dont il s'agit serait-elle la plus célèbre de toutes, celle de Cumes, dont Virgile a décrit l'antre et à laquelle on a attribué les *Livres Sibyllins* ?

Les deux savants qui s'attachent à percer ce mystère sont le professeur de Sonay et le professeur Falzetti. Ce dernier est à l'œuvre depuis 1920. Il compte faire une nouvelle exploration au printemps prochain et espère arriver alors à des résultats décisifs. Le titre donné ci-dessus pourrait donner à croire qu'il y a eu un autre savant nommé *Guerrin Meschino*, et qui aurait tenté déjà d'éclaircir ce mystère. Pas du tout, c'est le héros d'un roman très lu encore, nous dit-on, dans la région et qui serait allé consulter la Sibylle, dans sa Grotte, il y a 6 ou 7 siècles.

La Sibylle ? Cumes ? Lorsque nous traduisions jadis Virgile, le front plissé par l'effort, nous ne songions guère à nous demander si c'était là de l'histoire ou de la fable, et si Cumes existait réellement quelque part.

Le *Larousse du XX^e siècle*, au mot « Cumes », renvoie à un village appelé *Cuma*, en Campanie. et au bord de la mer Tyrrhénienne. Cuma existe bien, et l'on y a trouvé les restes de deux temples, l'un dédié à Apollon, celui où la Sibylle donnait ses oracles, et l'autre, à Jupiter. Mais il semble que l'arrivée et le triomphe du christianisme aient fait fuir la Sibylle ou son héritière et continuatrice, vers des lieux plus cachés et moins accessibles. En effet, c'est maintenant, dans les montagnes de l'Apennin que l'on recherche, à la suite de Guerrin Meschino, l'antre de la Sibylle. Notre article nous entraîne dans ce secteur des Apennins, qui porte précisément le nom de *Monti Sibillini* — les *Monts Sibyllins* — dans la région de Nurcie — *Norcia* — la patrie de S. Benoît, et d'Ascoli.

A la suite de Guerrin Meschino, c'est là que, le 18 mai 1420, un écuyer français, Antoine de la Salle, fit l'ascension de la montagne de la Sibylle, par une route nouvelle. On peut en effet y accéder soit par le côté ouest, c'est-à-dire par la route Norcia-Castelluccio-Balzo-Borghese ; soit par le côté est, c'est-à-dire par Montemonaco-Collina. C'est ce dernier chemin qu'ont pris les explorateurs récents. Montemonaco est un bourg de montagne, tassé aux pieds des *Monts Sibyllins*, près d'un côteau verdoyant, à 987 m. d'altitude. L'unique café du village s'appelle, comme de juste, « le café de la Sibylle ». La rue principale conduit à une sorte de château-fort en ruines, qui rappelle l'époque où le seigneur du lieu se défendait contre Nurcie. Les Monts Sibyllins culminent à un peu plus de 2.000 m.

Sur les pas d'Antoine de la Salle, un illustre archéologue français, Gaston Paris, essaya, en 1897, d'atteindre la cime de la Sibylle et de se rendre compte de ce qu'il y avait de vrai dans la légende de la caverne fameuse. Mais sa tentative n'eut aucun résultat. Vingt-deux ans plus tard, le professeur de Sonay, un Belge, s'attacha au même problème. Il était porteur aussi du livre d'Antoine de la Salle, et il retrouva les particularités décrites par lui : une sorte de rocher en coupole dominant toute la montagne, d'une hauteur de cinq mètres. Ce rocher naturel — ou artificiel — donne l'impression d'un fort ou d'un temple. Il y a là un aspect tout à fait inhabituel et qui a dû frapper les esprits des montagnards.

Mais il fut impossible à de Sonay de trouver l'entrée de la Grotte elle-même, décrite en termes mystérieux par A. de la Salle. Sur ces entrefaites, de Sonay eut connaissance des efforts parallèles aux siens tentés par le professeur italien Falzetti. En 1930, les deux savants, unissant leurs ressources et leurs lumières, revinrent sur les lieux. Cette fois, ils découvrirent une pierre énorme qui leur sembla boucher l'accès à une grotte. De fait, en creusant autour de la pierre, on trouva un souterrain. Une heure de travail intensif permit de pratiquer une ouverture de deux mètres de profondeur, au-delà de laquelle, on constata le vide. Il y avait là un abîme caché. On essava de le sonder avec une pierre. Il fut impossible d'y arriver. Mais on était sûr d'être dans la bonne voie désormais

C'est sur la base de ces constatations que fut accomplie la dernière expédition. Elle eut lieu le 1^er juillet 1953. De Sonay, Falzetti y étaient accom-

pagnés de plusieurs spécialistes, tels que le sur-intendant aux antiquités et beaux-arts des Marches et de l'Ombrie, le président du Club touristique d'Ascoli, etc. On attaque la montagne, commence des fouilles. On découvre une grande architrave, c'est-à-dire un entablement horizontal, mesurant une quinzaine de mètres, mais écroulée, probablement lors du tremblement de terre de 1328. Sur cette architrave, de nombreuses inscriptions antiques, qui pourraient être la preuve que l'on est bien à l'entrée du royaume fabuleux de la Sibylle. Deux dates sur des pierres calcaires : 1578 et 1378. Les ouvriers ont mis au jour un éperon, une monnaie française et un grossier couteau. Il n'y a donc plus de doute. Des humains ont habité là. Notons que tout ce travail s'opérait à une altitude de 2.150 m., et assez loin de tout habitat. On put travailler tout le mois de juillet, mais vers la fin du mois d'août, il fallut arrêter les fouilles. Au dire des montagnards, la Sibylle, pour se moquer des petits humains qui venaient troubler son domaine, fit descendre un nuage épais sur les cimes, plongeant tous les explorateurs dans la nuit et le froid. M. Falzetti est toutefois convaincu qu'on est sur la bonne voie et il compte achever ses découvertes dès que le temps le permettra, au printemps de 1954. Attendons ! Cet acharnement des explorateurs est bien dans la grande tradition humaine !

VIII

Christophe Colomb

C'est justement d'un explorateur et des plus notoires que nous avons à parler dans ce paragraphe : *Christophe Colomb tel qu'il fut.* C'est le titre d'un article de Jean Descola, dans *Hommes et Mondes* de novembre 1953.

L'article débute par une sorte de réquisitoire :

— « Il est vrai que Christophe Colomb a donné un nouveau monde à l'Espagne. Et pourtant... Le premier conquistador espagnol n'était pas espagnol. Ce propagateur de la Foi descendait, probablement, d'une famille juive. Ce géographe n'était pas certain que la terre fût ronde. On n'a jamais eu la preuve qu'il sût tracer une carte. Ce mathématicien savait tout juste compter. Ses connaissances astronomiques ne dépassaient guère celles d'un simple matelot. Cet amiral — *Almirante mayor de la mar Oceana* — se trompait lorsqu'il faisait le point. Il estimait la route marine au jugé. Ce découvreur de l'Amérique se croyait en Asie...

Est-ce à dire que Christophe Colomb soit un imposteur ?... »

Non certes ! Mais il fut « à la fois plus simple et plus complexe. Homme aux cent visages, illuminé et pratique, candide et rusé, mage et commerçant, ascète et voluptueux ». Il a de très graves défauts et des qualités éminentes. Mais son âme monte à mesure que sa fortune décroît. Il commence en Gênois hâbleur et dévoré d'aventure, et il finit en saint.

Il apparaît au grand jour de l'histoire, seulement en 1486, à son arrivée en Espagne. Nous avons dit ici même (Causerie de déc. 1951) comment Marius Righetti, professeur au grand séminaire de Gênes, le fait naître en 1455, au village de Quinto, à 7 km à l'est de Gênes, au hameau de *Terra Rubra* ou *Rossa*, mais notre article cite l'historien Pereira, selon qui Colomb « n'avait d'autre patrie que celle où il avait intérêt à vivre. »

De très bonne heure, il s'engage comme mousse, il s'instruit à la diable, il lit tout ce qui lui tombe sous la main. Quand on le trouve à Lisbonne, en 1486, il a une idée fixe, empruntée au médecin florentin Toscanelli : *aller en Asie par l'ouest, le long du 28e parallèle.* Toscanelli a estimé la distance, jusqu'à Cipango (le Japon), depuis le Portugal, à 3.000 km. On voit la colossale erreur ! C'est de là que va partir Colomb. Il propose son idée au roi Jean de Portugal qui l'éconduit. La même année, il se présente aux Rois catholiques. Il a su intéresser à son idée le franciscain Juan Perez, qui a été confesseur d'Isabelle la Catholique. Mais c'est l'époque de la guerre contre les Musulmans de Grenade, il faudra attendre la fin de la guerre : 1492. Alors tout se déclanche. Grenade tombe le 6 janvier. Le 17 avril, le contrat est signé avec Colomb qui le nomme *Grand-Amiral de la mer Océane*, et, s'il découvre des terres, vice-Roi de ces terres, avec droit à 10 % de tout l'or, perles, pierres précieuses et marchandises qui s'y trouvaient. Colomb prépare son expédition, avec l'aide des Pinzon : trois caravelles montées de matelots de rencontre. On part le 3 août 1492. Il y a 120 hommes à bord.

« Accoudé à la passerelle du *castillo*, Christophe Colomb regarde la mer. Il a belle allure. Sa taille est moyenne, mais bien prise. Ses yeux sont bleu clair, sa peau très blanche et parsemée de quelques taches de rousseur. Cette pâleur, giflée par le vent du large, devient incarnat. Le poil est blond, tirant vers le roux. Ses tempes sont blanches. Le nez est aquilin. Le front, vaste et dégagé, porte au milieu une ride verticale, indice d'une volonté peu commune. Celui qu'on appelait par dérision « l'homme au manteau râpé » porte avec aisance l'uniforme d'amiral de Castille ; les chausses, la casaque et le manteau court doublé de fourrure sont rouge grenat... »

On sait combien le voyage fut long et parfois dangereux. Sachant tous ses calculs incertains, Colomb marquait deux distances sur son livre de bord : l'une réelle, l'autre avec des chiffres inférieurs, pour tromper son équipage.

« La ruse et le mensonge, dit M. Descola, seront les armes principales de Colomb dans les moments difficiles. »

Quand il ne sait pas, ce qui lui arrive souvent, il invente. Il découvre le phénomène de la déclinaison magnétique, sans savoir ce qu'il est et il l'explique à l'équipage affolé par l'humeur vagabonde de l'étoile polaire ! Mais enfin, il triomphe des menaces de révolte, du découragement de tous et au matin du 12 octobre 1492, 70 jours après le départ d'Espagne, Colomb découvre la terre. Il est convaincu qu'il ne peut s'agir que de *Cipango*. Il se croit en Asie, non loin du Japon ! Obsédé par la pensée de se présenter au Grand Khan, maître de l'Asie, il pousse plus avant, atteint Cuba, Haïti, puis retourne en Espagne. La Cour est à Barcelone. Il s'y présente.

« Un étrange cortège traverse la métropole catalane : Des mousses, porteurs de longues perches le long desquels courent des perroquets. Des poissons, des plantes exotiques... En tête du cortège, des spécimens humains : six Indiens, pris à Cuba, tremblant de froid, sous leur méchante couverture. Le roi, la reine, l'infant, assis sous un dais de brocart, n'ont d'yeux que pour ces six « sauvages »...

Colomb insiste sur les conquêtes spirituelles à

faire. Pour le reste, pour l'or espéré, il reste dans le vague. Ce sera pour une prochaine expédition !

Les souverains sont conquis. On confirme à Colomb tous ses droits, tous ses titres, on les rend héréditaires, on lui donne un blason. De quoi susciter des jalousies féroces. De fait, ces jalousies vont empoisonner le reste de la vie de l'explorateur de génie. Il va y avoir trois autres expéditions. La plus importante est la seconde : quatorze caravelles, trois caraques, 1.500 hommes, un état-major complet. On découvre des îles nouvelles. On colonise, c'est-à-dire qu'on exploite, qu'on tyrannise, qu'on pille. Colomb se révèle administrateur déplorable, les Espagnols de sa suite, des aventuriers avides et cruels. A son retour, il faudra que Colomb se justifie. Il se présentera en pénitent vêtu de bure, devant les souverains espagnols. Et il réussira, par son éloquence paisible et musicale, à regagner la faveur des princes.

Troisième voyage : il découvre la terre ferme, le fleuve Orénoque, le pays qu'on appelle aujourd'hui, le Vénézuéla. Mais il n'a pas encore compris. Il se croit toujours en Asie ! Seulement, il se passe de telles « irrégularités », sous son administration, il y a de tels abus, qu'on envoie un *visiteur ;* c'est Bobadilla, dont le premier geste est de faire arrêter Colomb et de le renvoyer enchaîné en Espagne.

Nous sommes en 1500. C'est l'année de la naissance de Charles-Quint. Colomb s'écroule aux pieds d'Isabelle la Catholique, dans son palais de Grenade : « Voyez, dit-il, mes chaînes, mes cheveux blancs et mes larmes ! » Et il gagne de nouveau sa cause. On rappelle Bobadilla. On rend à Colomb toutes ses dignités et prérogatives ! Mais on nomme à ses côtés Nicolas d'Ovando. Ce sera lui, le vrai gouverneur. Colomb n'est plus qu'une sorte de vice-roi honoraire.

Et malgré cela il a dans le sang le goût des aventures et repart, pour la quatrième et dernière fois ! A ce moment, se manifeste dans sa vie une véritable explosion de sentiment religieux. Il écrit un ouvrage étrange et puissant : *Le Livre des Prophéties.* Notre article trouve dans ce livre un relent d'hérésie, parce que Colomb y affirme que « le Saint-Esprit opère dans les chrétiens, dans les Juifs et dans les Musulmans et dans les hommes de toute secte, et non seulement parmi les savants, mais parmi les ignorants. »

« Voilà, dit M. Descola, une proposition qui annonce la Réforme... »

Je ne suis pas de son avis. Ce sont les protestants, puis les jansénistes, qui ont refusé aux païens tout influx de la grâce, c'est-à-dire du St-Esprit. Le pape Alexandre VIII condamnera, le 7 décembre 1690, entre autres propositions jansénistes, la suivante :

« Les païens, les juifs, les hérétiques de tout genre ne reçoivent aucun influx de Jésus-Christ ; en sorte que chez eux la volonté est nue et impuissante, sans aucune grâce suffisante. »

Colomb a dit juste le contraire. Il est donc orthodoxe. Et s'il ne l'eût été, les théologiens en Espagne étaient si pointilleux et si en éveil qu'il aurait été condamné sans délai et sans pitié !

En 1502, Colomb repart pour son quatrième voyage. Il va cette fois jusqu'à l'isthme de Panama, sans se douter qu'à 200 km au-delà s'ouvrait la mer qui pouvait, cette fois, le conduire à Cipango !

« Allons ! conclut notre article, Christophe Colomb a perdu. Cette audacieuse exploration, du Honduras aux frontières de la Colombie, ne lui a rien appris. Au nord, il a manqué le Yucatan, future base de départ de Cortès, pour la conquête du Mexique. Au sud, il a manqué la Colombie, rebord de l'immense terre ferme. A l'ouest, il a manqué le Pacifique, la plus vaste mer du monde. La malchance du *Descubridor* aura été de constamment frôler la découverte et d'avoir entrebâillé les portes que d'autres ouvriront. Son erreur ? Cipango.»

Avant de revenir, Colomb rédige, pour les Rois catholiques ce qu'on appelle la « *lettre rarissime* ». On peut y voir son Testament. Il évoque les trésors manqués de Cipango, l'espoir de la libération de Jérusalem, basé sur ces trésors, il clame sa foi, son espoir. Il en appelle à Dieu :

« L'espoir en Celui qui a créé tous les hommes, dit-il, me soutient... *Là où il n'y a pas d'amour, tout s'arrête!*»

Retenons ce dernier mot : il est sublime. A son retour, Colomb ne peut voir Isabelle, qui meurt trois semaines après son débarquement. Il est éconduit à la Cour. Il se console en revêtant l'habit du Tiers-Ordre de St-Dominique. Et veillé par son fils Diégo et ses fidèles Mendez et Fieschi, il meurt, le 21 mai 1504, jour de l'Ascension, en murmurant : « *Je remets, Seigneur, mon esprit entre vos mains !*» Il avait 55 ans, selon notre article, 49 selon nous. Cela se passait à Valladolid et il était déjà si oublié que la chronique de la cité ne relata même pas sa mort !

J'ai voulu, après avoir lu cet article, relire la vie de Christophe Colomb par le commandant Charcot. Et il ressort de cette vie, par un marin — et quel marin ! — que Colomb fut tout de même un rude marin. La dernière ligne du commandant Charcot est en effet la suivante :

« Il fut un serviteur de la science, et, dans toute l'acception du mot, *il fut un marin.* »

IX

Activité de l'Islam

Sous le titre *L'Islam qui bouge*, F. Cléry, dans la *Vie intellectuelle* d'octobre 1953, nous parle de façon très pénétrante des mouvements qui agitent depuis quelques années, le monde musulman.

Nous avions tendance à oublier ce monde immense, qui compte, de Dakar à Java, des steppes de l'Asie russe à Zanzibar, aujourd'hui 350.000.000 d'âmes, soit un huitième de la population du globe !

Vers 1880, il était courant, en Europe, de considérer le rôle de l'Islam, dans l'univers, comme terminé. Depuis un siècle, on appelait la Turquie « l'Homme malade ». Le scientisme qui criait déjà à la faillite du christianisme et à sa mort imminente, était, à fortiori, convaincu que la religion du Coran était à l'agonie. Pour le christianisme, cette prophétie, renouvelée depuis deux siècles, de temps à autre, ne s'est pas encore réalisée. Pour l'Islam, elle s'est trompée également. Ce réveil de l'Islam n'est pas partout le même et il n'a pas partout les mêmes causes. Mais il est flagrant que des pays aussi divers que le Maroc, la Tunisie, l'Egypte, le Yemen, le Pakistan, etc., se réfèrent au Coran et fondent sur lui la renaissance de leurs peuples.

« ...L'on n'a plus le droit de dire aujourd'hui que l'Islam, tel qu'il a été vécu ces dernières années, est incompatible avec le progrès. Il y a des musulmans hommes d'affaire, médecins, ingénieurs, etc. »

Le rêve coranique de domination mondiale reprend vigueur. En se frottant de science occidentale, les musulmans évolués n'ont retenu, au point de vue religieux, qu'une chose, c'est l'opposition souvent affirmée par les savants entre la science et le christianisme. Aussi « bien des musulmans ont dit et écrit que le christianisme se mourait et que l'Islam allait prendre sa place. » Notre article conclut sa première partie par ces deux constatations :

« 1° L'Islam n'a pas empêché le réveil des pays à majorité musulmane, réveil qui s'est produit partout où les pays n'ont pas refusé le contact avec l'Europe. Il est compatible avec le développement industriel et économique d'un pays, même s'il n'en est pas la cause directe.

« 2° Au point de vue purement musulman, l'on assiste à un renouveau de prédication apologétique. »

Ce dernier point est signalé par tous les missionnaires en Afrique, et nous avons eu l'occasion d'y insister ici. Il se fait, par la radio, par la presse, mais surtout de bouche à oreille, par les voies commerciales, une propagande intense en faveur de l'Islam.

La seconde partie de l'article analysé en ce moment, traite de la *mentalité* des pays musulmans, en frappant contraste avec celle des Occidentaux.

Dans le Proche-Orient arabe, le rythme de vie n'est pas le même que chez nous. Il semble que les gens y soient plus sentimentaux. Quand ils prennent contact avec notre littérature, ils y goûtent surtout nos romantiques. Ils sentent avec une rapidité et une acuité inconnues chez nous. Ils ont plus de sensibilité que de logique pure, plus de flair que de raisonnement. Ils sentent tout globalement et n'ont que peu de goût pour les précisions de détail. Ils nourrissent au plus profond d'eux-mêmes un fatalisme qui leur interdit de s'étonner, de « se frapper », de se tourmenter Ils savent d'instinct que tout finit ou doit finir par s'arranger. Ils sont souvent imprévovants, ne calculent pas l'avenir, ne font pas le dénombrement de leurs ressources possibles. L'Egypte, récemment, se lança dans la guerre contre Israël, sans préparation. Mossadegh rompit avec l'Angleterre, sans savoir si le pétrole iranien continuerait à se vendre ou si son pays serait réduit à la misère.

La diplomatie orientale excelle en formules polies et menteuses. Mais ce mot de « menteuses » ne doit pas nous faire illusion. La vérité n'est pas pour un Oriental ce qu'elle est pour nous. Ses contours sont plus indécis, plus flous, moins détachés. Du vrai au faux, il y a un passage insensible, et peut-être même des contacts secrets, incompréhensibles à notre mentalité occidentale ! Chez l'Oriental, il ne faut pas croire qu'on cache sa pensée : il n'y a pas de pensée précise à cacher.

« On se grise de mots ; on dira parfois n'importe quoi à celui qui demande des explications. Un homme félicitait un étranger nouvellement arrivé et disait qu'il parlait parfaitement l'arabe. Se voyant par la suite demander des explications sur cet éloge curieux, « ce n'est pas tout à fait exact, répondit-il, mais cela fait toujours plaisir. »

Par un tel état d'esprit, tout se trouve plus ou moins faussé. Ainsi, les statistiques gouvernementales donnent un peu plus d'un million de chrétiens pour l'Egypte. Les statistiques coptes donnent au contraire parfois trois millions ! La vérité est entre les deux ! Il suffit de prendre une moyenne ! Chacun, en effet, dit ce qui fait plaisir aux siens !

A la longue, l'occidental s'énerve de ces imprécisions. Il y voit un signe de fausseté. Non, c'est un trait de nature. C'est le tempérament oriental qui explique tout.

Il en est de même de la pratique des pourboires des pots-de-vin si répandue dans tout l'Orient. L'Arabe constate des inégalités criantes dans la société. Il a une foi ardente dans la Providence pour rétablir l'égalité. Et il croirait manquer à la Providence, s'il manquait une occasion de *redistribuer* — à son profit — les biens d'ici-bas. De là les petits trafics plus ou moins louches à notre point de vue, les cadeaux, les récupérations occultes ! Evidemment, notre code de l'honnêteté s'accommoderait mal de ces méthodes. Mais qui ne voit que, dans notre société même, dès que le sentiment religieux fléchit, un trop grand nombre de personnes sont enclines à des pratiques du genre dont nous parlons ? Que de « coulage » dans les entreprises, dans les grosses sociétés, etc. !

Seulement, l'arabe fera ici intervenir la Providence et se croira autorisé à mieux « répartir les bienfaits de Dieu parmi les hommes », tandis que l'occidental, se fondant sur ce qu'il nomme « l'injustice sociale », n'aura aucun scrupule à arrondir son salaire par des fraudes ou des vols multipliés !

Ces rapprochements prouvent qu'avant de vouloir corriger les orientaux, nous ferions sagement de mettre de l'ordre chez nous. La différence de mentalité vient peut-être de la différence des intérêts ! Ce qui est sûr, c'est qu'il y a incompréhension générale entre orientaux et occidentaux. Peut-être l'existence des deux « blocs » dans le monde actuel tient-elle à cela. On ne se comprend pas et on ne cherche même plus à se comprendre.

« A quelqu'un qui lui disait, un peu tristement, que certaines vues musulmanes sur l'Europe et le christianisme étaient sommaires, un musulman répondait aussitôt : « Et vous, vous ne croyez pas que vos semblables disent des bêtises sur le monde musulman ? »

Nous avons encore bien à faire pour rapprocher les esprits et les cœurs !

X

La « Diaspora » chinoise

Si nous sommes si loin du Proche-Orient, comment serions-nous surpris d'être encore plus loin de l'Extrême-Orient ?

Il n'y aura jamais de paix et d'union parmi les hommes que par Jésus-Christ ! Mais les persécutions si violentes qui affligent l'Eglise chrétienne de Chine nous prouvent que la réalisation d'un tel rêve n'est pas encore pour demain.

Pourtant l'Eglise ne perd pas courage. Pour preuve, un bel article d'Edouard Duperray, sur « *La Diaspora chinoise* », dans la belle revue *Eglise vivante* (n° 3 de 1953).

Les Chinois ne sont pas tous en Chine. Ils ont beaucoup émigré On compte environ 12 millions de Chinois établis dans les divers pays du monde : aux Philippines ou au Viet-Nam ce sont surtout

des commerçants ; en Malaisie, ils sont aussi ouvriers. Les colonies chinoises se distinguent par la ténacité prodigieuse avec laquelle leurs membres restent attachés à leurs coutumes, à leur patrie d'origine. Ces Chinois-là seront-ils un jour les apôtres de leur pays ? Tel est le problème angoissant qui se pose. Angoissant, parce qu'il s'agit de les atteindre, de les grouper, de les gagner à la foi chrétienne, car ils constituent l'unique espoir des conquêtes futures dans leur pays, qui contient, on le sait, le cinquième de la population du globe !

Voilà pourquoi l'intention missionnaire proposée à l'Apostolat de la Prière pour octobre 1953 était « *la conversion des Chinois établis hors de leur patrie* ». C'est un évêque expulsé de Chine, Mgr van Melckebeke, qui a été chargé de coordonner l'apostolat parmi les Chinois de la Diaspora, en qualité de Visiteur apostolique de l'Asie du sud-est.

Il s'agit de disputer au communisme, qui ne travaille pas seulement dans les pays où il est maître mais qui a des ramifications partout, ces masses dispersées de Chinois. C'est par des Chinois instruits et zélés que les Chinois de la Diaspora peuvent le plus facilement être éclairés et conquis.

C'est surtout en Asie que s'ouvre le champ d'un tel apostolat. Les statistiques les plus sûres établissent que sur les 12 millions de Chinois répandus hors de Chine, il n'y en a que 33.000 en Afrique, un peu plus de 8 000 en Europe (sans la Russie), de 63.000 pour l'Océanie, un peu moins de 300.000 dans les trois Amériques (du nord, du centre et du sud). Il en reste environ 10 millions et demi dans le sud-est asiatique. Ce sont surtout la Thaïlande, la Malaisie l'Indonésie, le Viet-Nam, la Birmanie, les Philippines, Bornéo, le Cambodge, qui en comptent par centaines de mille, voire par millions.

C'est donc à ces 10 millions et demi qu'il convient de s'attacher en première ligne. M. Jean Bruls, dans la même revue, examine les conditions dans lesquelles cela est possible. Première difficulté : variété de langues. Venus de la Chine du sud, ces Chinois émigrés depuis plus ou moins longtemps, parlent les dialectes de la Chine méridionale, concurremment avec la langue de leur pays d'adoption.

L'article que nous analysons donne des détails sur les Chinois aux Philippines, en Indonésie, en Malaisie, en Birmanie, en Thaïlande, au Laos, au Cambodge, au Viet-Nam. On comprendra que, faute d'espace il nous soit impossible d'entrer ici dans le détail [5].

Je ne m'arrêterai qu'à la conclusion. Il ressort de tout l'exposé que les colonies chinoises du sud-est asiatique forment une unité ethnique très marquée et qui, au lieu de s'effacer, a une nette tendance à s'accentuer. L'assimilation des Chinois par la population autochtone ne peut être que superficielle et temporaire. C'est la Chine qui reste le centre d'intérêt des émigrés. Ils se sentent partout Chinois avant tout !

Justement, c'est cette disposition qui permet aux trop nombreux missionnaires expulsés de Chine de s'attacher à l'apostolat dans la diaspora chinoise. Que ces missionnaires soient Chinois d'origine ou non, du moment qu'ils viennent de Chine, qu'ils parlent de Chine, qu'ils aiment la Chine, qu'ils s'intéressent à la Chine, ils soulèvent chez leurs auditeurs chinois une intense curiosité, et mieux encore une sympathie puissante. C'est donc dans le sens commencé qu'il s'agit d'intensifier l'apostolat. C'est dans cette voie que s'est engagé Mgr van Melckebeke.

— « La Chine de demain aura besoin, tôt ou tard, d'une grande quantité d'apôtres et il est plus que probable que ceux-ci devront être en majorité, sinon exclusivement, des Chinois. »

L'amour que les Chinois gardent à leur patrie est une force puissante à utiliser. Une fois chrétiens, les Chinois de la Diaspora sauront prendre en charge l'apostolat dans leur mère-patrie. Cet apostolat, en dépit des tristesses de l'heure présente, il faut le prévoir et le préparer activement. C'est l'une des lois les plus constantes de l'histoire que la persécution sert, comme la tempête, à disperser au loin et dans toutes les directions, des germes qui préparent les moissons futures. Quand Athanase venait d'Alexandrie à Rome, puis à Trêves, chassé de son siège et de sa patrie par la persécution arienne, il était porteur de germes précieux pour le monachisme occidental. Nous n'aurions peut-être jamais eu saint Benoît, sans cela ! Augustin lui-même sera ému et arraché à ses hésitations, à ses doutes, par les exemples de renoncement au monde provoqués par les exemples des moines, compagnons d'Athanase en exil.

Que d'autres traits l'histoire ne permettrait-elle pas de recueillir ! Dieu sème à sa manière. Les Chinois de l'émigration entrent en contact avec des populations catholiques, ils peuvent s'initier plus complètement que chez eux-mêmes à la vie et à la pratique catholique. Comme le note en terminant Jean Bruls,

« L'organisation d'un apostolat spécialisé doit donc éviter soigneusement de faire du groupe chrétien chinois un milieu fermé, sans contact, sans collaboration et sans vie commune avec l'ensemble de la chrétienté locale ; au contraire, elle doit aider les catholiques chinois à découvrir tout le sens chrétien du vieil adage de Confucius : « *Entre les quatre mers, tous les hommes sont frères.* »

XI

XVI^e centenaire de S. Paulin de Nole

Nous nous sommes promis d'associer l'*Ami du Clergé* aux fêtes récentes du « *Centenaire de S. Paulin de Nole* ». Nul n'ignore que la date de naissance, au sein de l'Eglise catholique, ne peut faire l'objet d'aucune célébration proprement liturgique, à moins qu'il ne s'agisse de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge ou de saint Jean-Baptiste. Mais autre chose est une célébration liturgique, autre chose une célébration ou commémoraison historique. Les savants spécialisés dans l'augustinisme s'apprêtent à célébrer, en 1954, par un Congrès solennel, et par de très nombreuses publications, le 16e centenaire de la naissance de saint Augustin. C'est une célébration du même genre qui devait se produire et s'est produite en effet à Bordeaux, à propos du centenaire de la naissance de S. Paulin, car il naquit à Bordeaux, en une année qui a de grandes chances d'être 353.

[5] L'article n'a pas moins de 58 pages in-8° ! Il est donc très complet et une carte fort bien faite s'y ajoute, pour la pleine clarté de l'exposition.

On accordera sans peine que toutes les occasions sont bonnes pour faire revivre le souvenir d'un saint, d'un très grand saint, non seulement dans le pays qui le vit naître, mais dans tout l'univers chrétien. C'est ce que rappelait la belle *Lettre pastorale* de S. E. Mgr Paul Richaud, archevêque de Bordeaux et évêque de Bazas, en date du 25 octobre, destinée à annoncer les fêtes de ce centenaire de S. Paulin et surtout à souligner que ces fêtes seraient présidées par le cardinal Feltin, dont le souvenir à Bordeaux n'est pas prêt de s'éteindre.

Avec la Lettre pastorale, nous nous bornerons à rappeler ici brièvement ce que fut S. Paulin, ce qu'il fit, les voies par lesquelles il s'éleva à la sainteté. C'est une belle page de patrologie qu'il s'agit de brosser rapidement ici [6].

Paulin appartenait à la plus haute noblesse de l'Empire. Son nom même, selon l'usage, le disait à tous. Nous avons actuellement des formes et des usages qui révèlent la splendeur de la race. Chez les Romains, ces formes n'étaient pas les mêmes, mais elles existaient aussi bien que chez nous. A sa naissance, Paulin fut appelé : *Meropius Pontius Anicius Paulinus*. Le mot important ici était *Anicius*. Les Paulins étaient une branche de l'antique gens *Anicia*, dont le poète Claudien avait dit que ses « aïeux se comptaient par les fastes consulaires ». Paulin lui-même ne démentira pas la tradition. Il sera consul, lui aussi, comme tant de ses ancêtres. Cette branche de la *gens* s'était établie, en Aquitaine, à une date que nous ignorons. Ils y possédaient d'immenses domaines, qu'on appelait alors des *villas*, tout remplis d'esclaves, avec de riches résidences, ornées de mosaïques, de statues innombrables, de marbres rares, de très beaux meubles en bois précieux. Les maîtres de ces énormes propriétés vivaient alors dans le luxe et le plaisir, en occupant leurs loisirs à la chasse, à la pêche, à de nombreuses réceptions, dans lesquelles, entourés d'amis et de clients, ils discutaient sans fin de littérature ou de politique.

Né dans un tel milieu, Paulin reçut une éducation très soignée. On lui donna pour maître le poète le plus illustre de la région, le célèbre Ausone. Paulin apprit tout jeune à compter des syllabes, à rythmer des phrases avec élégance, à grouper des vocables rares. Il n'oubliera jamais les leçons d'Ausone, et il sera, plus tard, avec Prudence, le meilleur poète chrétien du temps.

Mais cela était pour l'avenir. Paulin n'était pas baptisé. Il ne le sera que dans un âge relativement avancé. Il allait d'abord traverser les honneurs. La mort de son père, en 377, le mit à la tête d'une fortune prodigieuse. Il devint membre d'office du Sénat romain. Dès 378, l'empereur Valens ayant trouvé la mort, à la bataille d'Andrinople, il fallut lui donner, en cours d'année, un successeur dans le consulat. On appelait cela un *consul suffectus* — *consul subrogé*. Le choix du Sénat serait tombé sur Paulin, mais c'était l'empereur Gratien qui avait seul le droit de faire cette nomination. Justement Gratien avait pris comme conseiller l'ancien précepteur de Paulin, Ausone. Gratien nomma donc Paulin, qui fit, dans Rome, une entrée triomphale, et fut conduit en grande pompe au Capitole, tandis que d'immenses largesses tombaient, par ses ordres, sur la plèbe romaine.

Il ne resta consul, selon l'usage, que jusqu'à la fin de l'année courante. Puis, il devint gouverneur de Campanie, où il possédait de vastes propriétés, comme en Aquitaine. Ce fut pendant son séjour en Campanie qu'il fut touché par la grâce, au sanctuaire de saint Félix de Nole, en 379. Mais cette conversion ne fut qu'un début. Il ne se pressa pas de se faire instruire, ni de se faire baptiser. Après une année en Campanie, il revint à Bordeaux, et se maria. Sa femme, nommée *Terasia*, appartenait à une très riche famille espagnole.

Paulin a connu alors ce qu'on nomme le bonheur humain. Il aurait pu poursuivre jusqu'à sa mort une vie paisible, honnête, charitable, mais fastueuse et somme toute presque banale. Mais Dieu avait sur lui d'autres pensées. Il fut touché par l'épreuve et son destin en fut entièrement changé et ennobli. Il perdit un fils. Il fut englobé dans une tragédie obscure, où la calomnie le déchira sans pitié, mais non sans péril pour sa vie même. Il vit alors le néant des choses. Il fut dégoûté des richesses qui ne font qu'exciter les jalousies et les haines. Il se tourna vers le Christ, en qui, déjà, il avait foi. Il se retira de tout, il s'adonna à la méditation, à la prière, se plongea dans l'étude des Ecritures. Bientôt sa résolution fut prise et devint irrévocable. D'accord avec son épouse, il fut entendu qu'il la traiterait comme une sœur aimée, que toute leur fortune serait distribuée aux pauvres, que les domaines seraient vendus, que le dépouillement de tout ce qui n'est que terrestre serait complet. Cela ne pouvait se faire sans soulever dans tout l'empire une émotion et une admiration générales. C'est à l'enthousiasme suscité par de tels exemples, dans le peuple, qu'il faut attribuer l'élévation de Paulin au sacerdoce.

Il avait été baptisé, à Bordeaux, par son évêque, saint Delphin, en 389, deux ans après Augustin. Et dès 392, il devenait prêtre. Mais ordonné à Barcelone, le pays de sa femme, il s'empressa d'achever la liquidation de ses propriétés, pour venir s'installer à Nole, en Campanie, auprès de ce tombeau de saint Félix, où il avait trouvé la foi. Au cours des années fécondes, qui s'écoulèrent de 379, date de sa conversion, à 394, date de son installation à Nole, Paulin avait noué des relations épistolaires avec les personnages les plus saints de son temps : Martin, évêque de Tours, et thaumaturge renommé, Sulpice-Sévère, ami de Martin et son futur biographe, Ambroise de Milan, Victrice de Rouen. Quand il fut établi à Nole, ces relations continuèrent, au moins jusqu'à la mort des intéressés. Mais d'autres s'y ajoutèrent : lettres à Delphin de Bordeaux, à Augustin d'Hippone, à Alypius, ami d'Augustin, à Jérôme, exégète incomparable retiré à Bethléem. Des messagers parcouraient l'empire et partaient de Nole ou y revenaient, leur mission accomplie. Les restes de sa fortune, Paulin les employait à ses études, à sa correspondance pieuse, à la charité surtout. Il avait fondé un hospice à Nole et il y vivait, dans la pauvreté volontaire et la pénitence, parmi les pauvres et les vieillards.

Chaque année, pour la fête de saint Félix, au 14 janvier, Paulin limait avec tendresse un poème

[6] Je me permets de signaler que j'ai publié dans *L'Evangile dans la Vie* (octobre 1955) une étude d'une vingtaine de pages sur ce Centenaire de S. Paulin en insistant sur la « Spiritualité du saint ».

à l'honneur du saint et ces panégyriques annuels de saint Félix, en vers, sont la part principale de l'œuvre poétique, parvenue jusqu'à nous. Poèmes et lettres, c'est tout cela qui représente pour nous l'héritage littéraire du saint.

Comme poète, il est bien le disciple d'Ausone en ce qu'il a le vers facile, élégant, gracieux. Paulin est moins original, moins coloré, moins vivant que son contemporain, le poète chrétien Prudence, mais il a du charme et de la douceur. Ses pièces sont courtes, car il manque de souffle, mais agréables, car il a beaucoup de cœur.

Etant donnés les usages du temps, il était à peu près inévitable que Paulin devînt évêque. Il avait été ordonné prêtre, sous la contrainte du peuple, il fut sacré évêque, à Nole, cette fois, à peu près de la même manière. Mais il n'eut rien à changer à sa vie. Il continua à résider dans son hospice, à y lire et relire les Ecritures, à y répandre des aumônes et des bienfaits de toute nature, sur tous ceux qui l'approchaient, à entretenir des rapports épistolaires avec les grands évêques de son siècle.

Sa fonction épiscopale consista surtout à déverser sur son peuple, sous forme d'homélies, sa science des Saintes Lettres.

Devenu évêque en 409, il ne devait mourir qu'en 431, un an après Augustin d'Hippone. Sa mort nous a été racontée par le prêtre Uranius. Il avait reçu la visite, *in extremis*, de deux évêques ses voisins Il s'entretint avec eux dans un langage « angélique et divin », puis il leur demanda de célébrer les saints mystères, au pied de son lit. Soudain, il se mit à dire :

« *A présent, je veux parler à mes frères Janvier et Martin qui, tout à l'heure, s'entretenaient avec moi, et qui m'ont annoncé qu'ils n'allaient pas tarder à revenir !* »

C'étaient saint Janvier, évêque de Naples, et saint Martin, évêque de Tours, qui venaient à sa rencontre, pour le conduire au ciel. Paulin passa cette dernière journée dans la prière. Le soir, il étendit les bras et prononça d'une voix lente : « *Paravi lucernam Christo meo, Domine, decantavi !* — J'ai préparé ma lampe pour le Christ, ô Seigneur, j'ai achevé de chanter !... »

Il était dix heures du soir. Tout à coup, un violent tremblement de terre ébranla la cellule où expirait Paulin. Tous ceux qui l'entouraient tombèrent à genoux, épouvantés. Au dehors, cependant nul n'avait ressenti le séisme. Ce fut en cet instant que le pieux évêque rendit l'âme. Quelle mort et quelle entrée dans la vraie vie !...

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

J. GUITTON. **Le problème de Jésus.** — Deux vol. in-8 de 262 et 272 p. — Paris, Aubier, 1948 et 1953.

S'il est banal de constater que la pensée moderne s'oppose au Catholicisme ; il l'est certainement moins de déterminer les raisons de cette opposition, de dévoiler leurs racines profondes, et d'écarter les préjugés qui détourneraient une âme droite d'adhérer au Catholicisme. C'est à cette étude que M. Guitton s'est attaché ; sous le titre général : « La Pensée Moderne et le Catholicisme », il a fait paraître une série d'ouvrages remarquables, composés dans le dessein que nous venons de signaler ; les deux volumes consacrés au problème de Jésus en sont la suite.

L'auteur veut étudier la logique de la foi, comme aussi celle de l'incroyance ; comparer les deux méthodes, et chercher enfin laquelle respecte le mieux les données du problème posé au monde par le Christianisme.

M. Guitton caractérise la pensée moderne par une tendance à « dissocier » des données que le Catholicisme doit maintenir unies : le temps et l'éternité, le temporel et le spirituel, le fait et la valeur, l'histoire et la foi. Appliquée au problème de Jésus, cette mentalité va dissocier *a priori* le Jésus de l'histoire et le Jésus de la foi et, dans les Evangiles, les éléments surnaturels et les éléments historiques. Reste que l'union intime de ces deux éléments, qui dans les Evangiles fusionnent en un tout, pose un problème.

Or il y a deux types de solutions possibles pour le résoudre : la solution « critique », qui présente Jésus comme un homme divinisé par la conscience chrétienne (Renan, Loisy) ; la solution « mythique » pour qui Jésus est un dieu sans existence reélle, auquel une fabulation postérieure a prêté une histoire humaine. (Couchoud). Il est facile de montrer le handicap qui grève ces explications : elles se heurtent à de lourdes invraisemblances, et se reposent sur une décision préalable d'éliminer le surnaturel au nom de la science et de la raison.

Reste la solution chrétienne ; mais elle n'est acceptable que si le témoignage de l'Eglise primitive est recevable. C'est pourquoi l'auteur propose une minutieuse analyse du témoignage, et détermine les critères par lesquels il se distingue d'une fabulation ; ce qui lui permet de conclure : « Nous croyons avoir démontré la non-impossibilité du témoignage chrétien ».

Le second volume porte notre attention sur la personne de Jésus, spécialement sur sa divinité et sa résurrection. M. G. souligne fortement le caractère de discrétion et « d'enveloppements » que présentent les témoignages de la divinité de Jésus ; il en déduit une preuve de leur authenticité : une fabulation aurait été en effet impuissante à imaginer des témoignages aussi discrets que chargés de sens et de vraisemblance humaine ; nous sommes donc obligés d'admettre qu'il y a là un donné primitif que la conscience chrétienne n'a point inventé, mais qui s'est imposé à elle. La partie la plus neuve de l'ouvrage est sans doute celle ou l'auteur étudie les témoignages qui concernent la résurrection. La tâche est délicate, car ce problème soulève de nombreuses difficultés d'ordre métaphysique et historique. La finesse et la minutie de ces études étant rebelles à toute analyse, on gagnera à s'y reporter.

Nous conseillons la lecture de ces ouvrages aux esprits dont la foi est tourmentée par des difficultés issues d'une mentalité rationaliste, et aux prêtres dont le zèle pastoral se déploie dans des milieux imprégnés de cette mentalité. On ne les lira pas sans se sentir fortifié dans sa foi.

A. RIAUD, C. S. Sp. — **L'Action du Saint-Esprit dans nos âmes.** — In-12 de 154 p., 250 fr. — Paris, Bureaux de l'Archiconfrérie du St-Esprit, 30, rue Lhomond, Paris-V^{e}, 1953.

Notre sanctification est l'œuvre du Saint-Esprit ; mais nos efforts personnels sont indispensables, sous l'influence d'ailleurs de la grâce actuelle. Ils doivent nous disposer à l'action du Saint-Esprit, en nous réduisant peu à peu à l'état d'humilité où l'action de ce Divin Esprit peut enfin s'exercer librement dans une âme. C'est la raison pour laquelle il faut les continuer avec persévérance aussi longtemps qu'il plaira à Dieu,

sans se décourager jamais ni se préoccuper de leur inutilité apparente. En réalité, en disposant notre âme à l'action de l'Esprit Sanctificateur, ils contribuent grandement, quoique d'une manière indirecte, à notre sanctification.

Mais c'est de l'Esprit-Saint seul que nous devons attendre la sainteté, et cette sainteté ne nous sera pas refusée si nous savons persévérer dans l'effort, et attendre l'heure marquée par la Providence.

Le but du petit livre écrit par le directeur de l'Archiconfrérie du Saint-Esprit est précisément de rappeler au lecteur et, au besoin, de préciser, en les appuyant sur l'Ecriture et l'enseignement de l'Eglise, les notions essentielles que tout fidèle a intérêt à connaître sur l'Esprit-Saint lui-même ; sur le rôle qui lui revient dans l'œuvre de notre sanctification ; sur la nature de ces dispositions merveilleuses, mises en nous au jour de notre baptême, qu'on appelle les dons du Saint-Esprit, et par lesquelles le divin Esprit veut mouvoir d'une manière efficace l'âme fidèle à sa fin dernière surnaturelle ; enfin sur les fruits précieux que ces dons opèrent infailliblement dans toute âme qui se livre sans réserve à l'action du Saint-Esprit.

« LUMIERE ET VIE ». — Revue de formation doctrinale chrétienne. — I. **Crise de la Morale** (février 1953). — II. **Jésus, Fils de Dieu** (avril 1953).

« *Lumière et vie* » est une revue bimestrielle éditée au Collège théologique dominicain de St-Alban-Leysse (Savoie), sous la direction du P. A. Grail, O. P. Les deux numéros que nous présentons montreront la solidité des enseignements et la sûreté des directives qu'on y trouve.

I. — La crise morale actuelle est faite, semble-t-il, de trois composantes majeures : l'impression de l'écrasement de l'homme, sa passion d'individualisme et, dépassant tout cela, son besoin de se sentir coude à coude avec toute une humanité besogneuse et souffrante, pour trouver, avec tous, les solutions communes. Or, la solution, aujourd'hui comme hier, est encore pour nous dans la clarté du jugement éclairé par la foi, dans l'audace de l'engagement, dans cette passion profonde qu'est l'Amour de la Justice et plus profondément encore dans la Charité qui ne passe pas. C'est à ce programme que répondent les études de février. Le P. Grangette, O. P., pour situer la crise actuelle de la morale, nous invite à un coup d'œil sur les morales non chrétiennes qui permettront de mieux comprendre les tendances de notre époque. — M. le chanoine Leclercq, de l'Université de Louvain, étudie la notion d'engagement, si fondamentale en morale chrétienne. Cette notion subit une crise au nom de la sincérité, de la libre disposition de soi ; elle s'impose cependant au nom de la continuité psychologique et aussi de l'œuvre à accomplir. — Devant le développement prodigieusement rapide du monde humain qui pose à la morale des questions qu'elle ne peut résoudre simplement par des réponses traditionnelles, M. Pierre Jouguelet insiste sur la nécessité d'un type humain « le militant », acceptant de tenter le risque pour la découverte. — Enfin, M. Jean Lacroix montre que justice et charité ne sont pas deux vertus opposées, mais deux attitudes inséparables dans un esprit chrétien. Seules elles permettent une marche sûre en avant.

II. — La divinité du Christ dans les écrits inspirés : tel est bien le sujet étudié dans le fascicule d'avril 1953. Il y a une route bien longue entre le premier appel des apôtres par Jésus au bord du lac de Génésareth et l'Evangile de S. Jean : une route longue encore entre les premières prédications après la Pentecôte et les expressions pauliniennes et johanniques. Des auteurs très qualifiés ont donc voulu retracer la prise de conscience par les Apôtres de la divinité de leur Maître, les indices, les preuves qu'Il leur en donna et suivre, de livre à livre, d'auteur à auteur, les progrès de l'ex-pression qu'ils donnèrent à leur foi. Leurs articles de-mandent plus qu'une lecture, un travail lent et réfléchi. C'est avec M. Gelin, professeur aux Facultés de Lyon, « l'attente de Dieu dans l'Ancien Testament » ; avec M. Schmitt, professeur à l'Université de Strasbourg, « le Christ Jésus dans la foi et la vie de la naissante Eglise apostolique » ; avec le P. Benoît, O. P., de l'Ecole biblique de Jérusalem, « la divinité de Jésus dans les Evangiles synoptiques » ; avec le P. Boismard, O. P., de l'Université de Fribourg, « la divinité du Christ d'après S. Paul » ; enfin, avec le P. Mollat, S. J., de Fourvières, « la divinité du Christ d'après S. Jean ».

Ce simple énoncé fait soupçonner la richesse doctrinale et documentaire de telles études : les théologiens pour leur enseignement, les prêtres du ministère, pour leurs prédications, aimeront à s'y reporter.

Signalons aussi, à l'occasion de l'affaire Finaly, un article de principe rédigé par M. Naz, directeur du *Dict. de Droit can.*, « Du baptême des enfants ».

S. THOMAS D'AQUIN. **Somme théologique. — Les Anges (Iª, q. 50-64). Traduction française par Ch. V. HERIS, O. P. — Edition de la « Revue des Jeunes », 490 p. — Paris-Tournai, Desclée et Cie, 1953.**

Le traité des anges est l'un des plus beaux du Docteur Angélique. Les données de la Révélation sont simples : les anges existent ; ils font partie du plan providentiel de Dieu sur le monde ; il y a de bons et de mauvais anges, ceux-ci ayant péché contre Dieu volontairement et librement. Les bons anges nous viennent en aide ici-bas par leur protection invisible et les mauvais nous incitent au mal par la tentation. Tel est le bilan de la foi.

Sur ces données S. Thomas a construit toute une théologie. Il s'agit de savoir ce que peut être un pur esprit créé qui se trouve dégagé des contingences de la matière et qui n'est pas alourdi par elle. Cela à la différence de l'âme, forme du corps, composant avec lui un être dont l'activité spirituelle ne peut s'exercer que par son moyen. Mais S. Thomas sait que l'état de l'âme unie substantiellement au corps est un état inférieur et il est heureux de prendre occasion du traité des anges pour étudier l'esprit en soi et ce que peut être son activité quand, par sa nature même, il est libéré de la matière. C'est là l'un des grands intérêts de cette partie de la *Somme*. Il en est un autre, plus théologique c'est de rechercher quelle place les anges tiennent dans le plan divin. S. Thomas n'y manque pas quand il étudie comment les anges ont été élevés à la vie surnaturelle et comment certains d'entre eux ont pu tomber dans le péché. Ce sujet est complété aux questions 106-114, quand l'Angélique Docteur traite du rôle des anges dans le gouvernement divin. Cette partie de la *Somme* n'est pas encore parue dans la collection.

Outre les notes explicatives fort nombreuses, le R. P. Héris a ajouté des renseignements techniques utiles et d'une théologie très approfondie : 1. Les anges et la doctrine de foi ; 2. Les anges et le lieu ; 3. La connaissance de Dieu par les anges ; 4. L'ange et l'erreur ; 5. Vision du matin et vision du soir ; 6. L'amour naturel de Dieu chez l'ange. La septième étude sur « le péché de l'ange » est plus développée et apporte les solutions classiques de l'école thomiste : possibilité, nature du péché angélique, instant auquel le péché a été commis.

IMPRIMATUR

Lingonis die 5 januarii 1954

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)